

Concours d'écriture de la ville de Senlis

Thème
2023-2024 :

BLEU

Les textes finalistes

Ville de Senlis, 2023 - Crédits : Adobe Stock, Shutterstock, iStock



Festival
Théâtral
Coeur la Forêt

OFFICE
DE TOURISME
OISE-VAL-DE-SENIS



DOMAINE
DE CHAALIS
HOTEL RESTAURANT



A.B.S.
Amis de la Bibliothèque
de Senlis



LIBRAIRIE
SAINT-PIERRE
Senlis



LE GÉANT
DES BEAUX-ARTS

Cultura
L'ÉCRIVAIN EN VOYAGE



VILLES
& PAYS
D'ART &
D'HISTOIRE
DIRE



règlement

Article 1 :

Ce concours se déroule **du lundi 18 septembre 2023 au vendredi 19 janvier 2024**. Il est ouvert aux collégiens, aux lycéens et aux adultes du territoire français. Une seule participation par personne est acceptée. Le thème est : **Bleu**

Article 2 :

Ecrire un texte qui répondra obligatoirement aux contraintes suivantes :

- 1) Donner un titre qui ne soit pas celui du thème du concours
- 2) Intégrer dans le texte à l'endroit que vous souhaitez : **Bleu**
- 3) Le texte doit être en lien avec le thème du concours
- 4) Insérer, souligner et mettre en gras obligatoirement au moins trois des mots suivants : **truffe, claquemurer, désultoire, bilboquet, subrepticement, miroir**. Les noms communs et adjectifs peuvent être mis au pluriel et les verbes peuvent être conjugués
- 5) Présentation de 2 pages A4 maximum, dactylographiées, police Times New Roman 12 pts (voir modèle sur site internet)
- 6) Ne pas soumettre de dessins ou de BD

Article 3 :

L'inscription peut se faire dès l'ouverture du concours et l'envoi du texte se faire plus tard.

1) Pour les adultes et pour les jeunes extérieurs non scolarisés à Senlis :

- o le formulaire d'inscription est à compléter sur le

site de la ville de Senlis : <https://www.ville-senlis.fr> – rubrique : Culture/Évènements culturels/Concours d'écriture, entre le 18 septembre 2023 et le 19 janvier 2024. Un avis de réception vous sera automatiquement envoyé.

- o Le texte sera à joindre sur le même site avant le 19 janvier 2024 minuit. Aucun envoi numérisé ou papier ne sera accepté*.

2) Pour les jeunes scolarisés à Senlis, au choix :

- o le formulaire d'inscription est à compléter sur le site de la ville de Senlis <https://www.ville-senlis.fr> – rubrique Culture/Évènements culturels/Concours d'écriture, entre le 18 septembre 2023 et le 19 janvier 2024. Un avis de réception vous sera automatiquement envoyé. Le texte sera à joindre sur le même site avant le 19 janvier 2024 minuit. Aucun envoi numérisé ou papier ne sera accepté*.

- o le formulaire d'inscription est à compléter sur papier (à récupérer auprès de votre CDI). Le texte sera **à envoyer par mail** ou **à remettre sur clé USB** au CDI de votre établissement avant le 19 janvier 2024.

Article 4 :

Les résultats seront proclamés le vendredi 29 mars 2024 à 19h, à la médiathèque de Senlis, rue Bellon. Tous les participants y sont invités.

* *Si vous avez besoin d'aide pour déposer votre inscription et votre texte sur le site, n'hésitez pas à contacter la médiathèque de Senlis :*

- au 03 44 32 04 03
- ou par mail sur concoursdecriture@ville-senlis.fr

Aucune production n'est publiée et utilisée sans l'accord de son auteur. Aucune information personnelle n'est collectée à l'insu du participant, ni utilisée à des fins non prévues. La Commune de Senlis collecte des données vous concernant afin de répondre à votre demande d'inscription et de participation au concours d'écriture de la Ville de Senlis.

Vous pouvez disposer des droits d'accès, de rectification, d'effacement et le cas échéant de portabilité de vos données, d'opposition et de limitation du traitement. Vous pouvez également définir des directives sur le sort de vos données post-mortem et retirer votre consentement à tout moment. Pour plus d'information : https://www.ville-senlis.fr/CDE_RGPD

La participation au concours implique l'acceptation pure et simple du règlement. Tout manquement au présent règlement entraîne la disqualification du candidat. Le présent règlement est disponible sur le site internet de la Ville de Senlis et de la médiathèque. La responsabilité de la Ville de Senlis ne saurait être mise en cause si, en raison d'un cas de force majeure ou indépendamment de sa volonté le concours devait être écourté, prorogé, modifié ou annulé.



Résultats

JEUNES

COLLEGE

6e-5e

1er PRIX

Enora KASPAR

Frayeur alsacienne

Collège A-M Javouhey

2e PRIX

Amelia SEKPE AKAGA AKERE

**Une recette, une rencontre,
un délice**

Collège A-M Javouhey

3e PRIX

Parution non autorisée

Collège Albéric Magnard

Prix spéciaux du
jury

Clémence DARTOIS

Julie

Collège Albéric Magnard

Capucine OVYN VALLEE

Sous les profondeurs

Collège Albéric Magnard

4e-3e

1er PRIX

Clémence MARANDON

La tunique

Collège A-M Javouhey

2e PRIX

Yoan REGINAUD

De ma petite chambre...

Collège Albéric Magnard

3e PRIX

Valentine GOMES PARENTE

**Le petit garçon
sous l'arganier**

Collège A-M Javouhey

LYCEE PRO 3e

1er PRIX

Ambre BERNARD DUFLOS

La course automobile

Lycée Amyot d'Inville

2e PRIX

Parution non autorisée

Lycée Amyot d'Inville

3e PRIX

Mélissa ROSSE

La ferme azur

Lycée Amyot d'Inville

Prix spécial du
jury

Parution non autorisée

Lycée Amyot d'Inville

LYCEE PRO 2nd

1er PRIX

Parution non autorisée

Lycée Amyot d'Inville

2e PRIX

Ethan Querin

Sous le ciel

Lycée Amyot d'Inville

3e PRIX

Parution non autorisée

Lycée Amyot d'Inville

LYCEE

1er PRIX

Julia FABRON

**Le dernier regard
d'une illusion**

Lycée Hors secteur

2e PRIX ex
aequo

Jade HERVÉ

Juste un cauchemar

Lycée Hors secteur

3e PRIX

Séléna EXPOSITO
Coumba SYLLA

**Une rencontre bouleversante
La toile**

Lycée Saint-Vincent
Lycée Hors secteur

Résultats

ADULTES

1er PRIX

2e PRIX

3e PRIX

1er Prix

Poésie

2ème Prix

Poésie

Prix de la

Ville

PRIX

Humour

PRIX ABS

8 Finalistes

Parution non autorisée

Emmanuelle Maignel

Cédric Pardon

Marie-Claire Reppel

Arnaud Bourillet

Gilles Manteau

Laurent Devismes

Florence Rigaud

Bruno Telleschi

Quentin Ego

Marion

Blondel Ancelin

Isabel Bartel

Régine Paquet

Myriam Ablouh

Louis Martinez

Mathurine Becuwe

Délit délicieux

Hématomes

Aquareller la terre

Les yeux bleus de Béatrice

Le marchand de couleur

Le grand restaurant

Au bal des demoiselles

Une vie entre deux mondes

Camouflage Inversé

Bleu chlore

Tis Abay

Dans sa main...

La mer et le père

Le nouveau

PARTIR

1^{er} Prix
Enora KASPAR



Frayeur alsacienne

Dans un mois c'est Noël ! J'adore cette période, mêlée de beauté et de gourmandise. Pour nous faire plaisir, cette année mes parents nous emmènent voir les illuminations et le marché de Noël de Strasbourg, ville réputée pour ses traditions de fin d'année.

Après une matinée de voyage, cet après-midi, nous déambulons joyeusement dans les allées du marché qui vient d'ouvrir au pied de la cathédrale. Les chalets en bois regorgent d'objets artisanaux, décorations de sapin, biscuits et autres produits de réveillon tels que les **truffes** ou le foie gras du Haut Rhin. Il est facile de trouver des petits cadeaux à ramener. L'ambiance dans les rues est chaleureuse, sans doute un peu grâce aux stands de vin chaud que les touristes adultes semblent apprécier.

Comme le jour commence déjà à décliner, j'interromps mes parents dans leur échange **désultoire** sur l'activité de demain et les presse pour que l'on se dirige vers la place Kléber. C'est là que se tient le grand sapin aux reflets cobalt. C'est le clou du spectacle ! Il est vraiment imposant avec ses presque trente mètres de haut. Les illuminations dans les rues sont magnifiques mais ce sapin, un peu comme celui de Central Park à New York est le point de rencontre de tous ceux qui souhaitent admirer la magie de ses couleurs. J'attends donc avec impatience qu'il s'illumine. Plus que quelques secondes et ... « Oh, ah, comme c'est beau... ! » Les commentaires fusent de partout et dans plusieurs langues pour décrire l'émotion des gens. Cette année, le **bleu** est à l'honneur avec des guirlandes et nœuds turquoise, azur, lavande, saphir réhaussés de boules dorées et crème. Il est vraiment magnifique.

La clameur et le crépitement des appareils photos se calment enfin. Alors que la foule commence à se disperser aux quatre coins de la place, une vague de cris effrayés paralyse quelques secondes l'ensemble des gens et c'est à ce moment que j'aperçois un homme entièrement vêtu de noir se jeter **subrepticement** dans le tramway avant la fermeture des portes. Je peine à comprendre qu'un homme vient de s'effondrer sur les cadeaux au pied du grand sapin jusqu'à ce que j'entrevoie son corps dans le clignotement des milliers de LED qui décoorent l'arbre. La magie du lieu vient de disparaître laissant une froideur électrique flotter sur la place.

Le froid mordant, qui jusque-là ne nous dérangeait pas, se fait sentir d'un coup, teintant nos lèvres et nos doigts de nuances bleutées. Mais si les effets sur le corps sont bien visibles, ceux de l'âme le sont moins, bien qu'ils soient plus destructeurs.

Je ne verrai plus jamais Noël pareil !

En quelques minutes, les forces de l'ordre colorent les lieux de leurs gyrophares, ce qui contribue à rendre l'atmosphère macabre et oppressante. Ils tentent de canaliser la foule, mais les possibilités de s'échapper sont trop nombreuses pour leur effectif. Nous repartons vers notre hôtel choqués et **claquemurés** dans un silence pesant.

Aucun de nous ne parle du restaurant où nous devions finir la soirée. Nous n'avons plus le goût aux festivités et préférons nous réfugier dans la chambre simple et spacieuse que ma mère à réservée.

Le matin venu, notre réaction commune est de voir ce que les infos disent du drame d'hier soir. Mon père allume la télévision et nous nous asseyons sur le lit pour découvrir ensemble que le sujet fait la une de toutes les chaînes.

La victime, un homme de quarante ans sans document d'identité sur lui, n'est pas connu des services de police. Son corps est couvert d'ecchymoses mais aucune personne sur place n'a parlé de bagarre devant le sapin donc l'hypothèse du passage à tabac est peu crédible car l'assaillant n'aurait pas pris la peine de déplacer le corps devant des centaines de badauds. L'officier interrogé confie manquer de pistes sérieuses et invite les témoins à se manifester pour les aider à résoudre cette affaire.

Je me plonge dans mes réflexions et n'entends plus le reste du reportage. Dois-je dire que j'ai vu un homme se faufiler dans le tramway alors que la foule était tétanisée de panique ? Sûrement. Ce pauvre monsieur doit avoir une famille quelque part qui passera Noël sans lui. Ils ont le droit d'en connaître la raison et moi le devoir de donner les informations que je possède. La gendarmerie décidera de leur importance.

Notre visite de la cristallerie Lalique est reportée à une prochaine fois et je passe la matinée au poste avec mon père pour raconter ma version de cette soirée. Comme victime de monochromie, après le bleu des illuminations hier, aujourd'hui c'est celui des uniformes qui occupe mon champ de vision. J'ai l'impression d'attendre depuis une éternité quand enfin on me demande de raconter ce que j'ai vu.

Notre devoir accompli, nous rejoignons le reste de la famille pour déjeuner avant de quitter l'Alsace. Banquettes bleu canard surmontées de grands **miroirs** scintillants et de poteries en grès émaillé, tout, jusqu'à la tarte aux myrtilles, me ramène au spectre de cette soirée. J'ai vraiment hâte de partir.

Il faudra attendre une dizaine de jours avant d'entendre à nouveau parler de cette escapade alsacienne. Nous n'avons plus voulu aborder le sujet qui est finalement vite passé au second plan des informations vu le contexte international du moment.

Le jour de la St Nicolas, cher aux alsaciens, l'enquête a fini par démontrer que la victime souffrait d'un cancer incurable. Les nombreux hématomes n'étaient que le signe visible de cette pathologie, causés par un effondrement des plaquettes sanguines. Les gendarmes ont trouvé son identité grâce à la rareté de cette maladie. Chez lui, une lettre sur une feuille pastel expliquait la situation.

Sans plus aucune famille proche, il souhaitait mourir dans ses souvenirs d'enfance au cœur de la féerie alsacienne de Noël. Sans rendre personne malheureux de son départ, sa mort devait aider les chercheurs et soignants à qui il léguait l'ensemble de ses biens.

Afin d'être sûr de ne pas souffrir des semaines dans un institut de soins, il avait recruté son propre assassin à l'étranger et a demandé par écrit à ce qu'il ne soit jamais inquiété. Il l'avait informé qu'il flânerait dans le marché de Noël jour après jour, jusqu'à son heure, sans fixer de date pour profiter de la magie de ses derniers jours sereinement.

Le contrat ayant été payé d'avance et en liquide, il serait difficile de trouver le coupable. Aucune empreinte, uniquement une trace de pique par laquelle le tueur avait injecté un produit provoquant un arrêt cardiaque entraînant la chute de l'homme dans les cadeaux.

Finalement ce bleu omniprésent, couleur de la sagesse et du divin comme les antiques dieux Amon et Vishnu, était bien un signe de sérénité et de paix pour cet homme, rejoignant là, la symbolique de Noël...

2^{ème} Prix
Amelia SEKPE AKAGA AKERE



Une recette, une rencontre, un délice

Il était une fois un concours de pâtisserie, vous savez le concours qui peut faire de vous la star de la région. Je rêve d'y participer mais j'avoue c'est pas gagné ...Ah oui j'ai oublié de me présenter, je m'appelle Evelyne, j'ai 13 ans, je suis 150 g trop folle, 200 g étourdie, 500 g ultra gourmande et ceci saupoudré d'un soupçon de sympathie. Oui je sais je sais, j'ai une conversation assez désultoire mais c'est ce qui fait mon charme. Pour réaliser mon rêve, je me suis tournée vers ma voisine madame Pâquerette oui oui vous avez bien compris madame pâquerette ma voisine. Elle gagne chaque année le concours grâce à une recette mystérieuse, le délice **bleu**. C'est un dessert bleu à l'intérieur, bleu à l'extérieur, un véritable régal. Cette année, j'ai pris mon courage à deux mains je suis partie sonner à sa porte mais j'avoue j'angoisse un peu car madame pâquerette elle a un air bizarre. Cette vieille femme célibataire a une multitude de chats, un sourire toujours figé sur la bouche bref je me demande si ce n'est pas une sorcière ou du moins une magicienne des fourneaux. Bon pour les chats je peux pas trop critiquer, j'ai un chat obèse qui s'appelle bilboquet et qui malgré son embonpoint arrive toujours à se glisser subrepticement partout dès qu'il sent une bonne odeur de nourriture.. Me voici donc sur le pas de sa porte prête à sonner et la supplier de faire de moi son apprentie. Après deux trois sonneries elle m'ouvre sa porte. Là je lui explique courageusement que je suis nulle en cuisine, que j'ai envie d'apprendre, que je suis dynamique, sympathique, un brin rigolote et que surtout mon dessert préféré c'est les truffes au chocolat. Elle me jauge réfléchie et me dit pourquoi pas, pourquoi pas ça pourrait être amusant. Rendez-vous mercredi prochain me dit-elle à 14h30 soit ponctuelle, je ne supporte pas l'ça peu près. Une fois la porte refermée je me mise à faire une danse de la victoire, trop heureuse qu'elle ait acceptée. 3 jours plus tard à 14h27 j'étais déjà là, l'esprit alerte. J'avais mis mon plus joli tablier, pris ma toque de pâtissière, j'avais mis à profit ces trois jours pour me préparer. Dans ma poche un carnet, un crayon et dans ma tête une multitude de questions. Une fois rentrée dans son antre, je me retrouvais vite au paradis des cuisiniers, des livres partout de cuisine, des ustensiles un peu partout, une odeur sucrée flottait dans l'air.

Il y avait des bocaux très très attirants aussi mais celui qui attirait le plus mon œil c'était ce bocal à paillettes bleues très différents des autres, il était spécial. Soudain madame pâquerette m' appela et me dit que je n'étais pas là pour rêvasser mais pour travailler très dur mais technique elle me demanda ensuite ce que je savais faire et je lui ai répondu que je ne savais rien faire à part manger alors elle nous **claque-murra** chez elle et sortie un miroir de son placard et dit alors que j'avais beaucoup de potentiel dans la pâtisserie je ne savais pas comment grâce à un **miroir** elle pouvait savoir ça. Mystère !! Alors commencèrent nos rendez-vous du mercredi après-midi à 14h30 même si j'étais toujours là à 14h27. Au fil du temps j'ai commencé à la considérer comme ma grand-mère et elle comme sa petite fille un peu chipie. Et puis **Bilboquet** aimait bien jouer avec ses chats. Car oui j'étais tellement habituée à venir chez elle que j'ai commencé à y amener mon chat. Ce coquin aimait bien lécher les casseroles, malheureusement à cause de ça, tous les mercredis soir je devais lui faire un bain et sincèrement c'était la guerre. À force de pratique et d'entraînement je suis devenue très très douée et au bout de 6 mois je savais faire quelques recettes connues alors je m'hasardais à lui poser la question. Je lui dis que comme c'était bientôt mon anniversaire, je voulais savoir faire un gâteau spécial plutôt exceptionnel et je lui avais proposé le délice bleu, je n'étais pas sûre qu'elle accepte parce que c'était ceux qui lui faisait remporter chaque année des concours de cuisine de la région. Elle caressa ses chats et puis dis que j'étais peut-être assez prête pour cette recette, j'étais aux anges car c'était mon objectif depuis le début, savoir ce qu'elle mettait dans ce gâteau fabuleux. Elle me fit passer quelques tests, je les avais tous à peu près bien réussis. Ça se voyait dans son regard qu'elle était fière. Dans ma tête je pensais à l'expression l'élève dépasse le maître. On en est encore loin mais bon on s'approche un peu plus chaque semaine. Elle me demanda si j'étais prête à savoir sa recette, je dis oui tout de suite. On prépara tous les ingrédients pour faire un gâteau basique. Mais c'est lors de la cuisson qu'elle sortit de son placard cette mystérieuse poudre bleu pailletée. Je lui demandais ce que c'était, elle me répondit que cette poudre était un mélange du ciel, de la nuit, des étoiles, des nuages, de l'imagination et des rêves. Je lui demandais comment elle expliquait le goût aussi exceptionnel de son plat, elle me répondit avec un sourire malicieux que ce n'était pas elle qui détermine le goût mais le palais de tout un chacun. D'où ce goût à chaque fois incomparable à chaque dégustation. Ce n'est pas seulement un dessert que l'on mange mais un voyage vers le ciel bleu, une envolée qui apaise les sens et le coeur. Mais alors êtes-vous une sorcière? À ton avis, à ton avis...

Prix spécial du jury Clémence DARTOIS



Julie

Je pars te retrouver Julie, ma chérie, après toutes ces années passées loin de toi. Quelle stupide guerre qui sépare les gens qui s'aiment.

Au front, nous étions coupés du monde extérieur, nous n'avions même pas le droit au journal ni aux lettres de nos proches. Cela a été horrible de voir des dizaines et des dizaines de cadavres, chaque jour, au fond des tranchées et imaginer que peut-être, un jour, au fond de ces tranchées, ce serait moi, laissant derrière moi une femme et deux enfants. Pour les repas, on était plus proche de la pâté pour chien que de la **truffe** ou du caviar. J'avais pour seuls amis un **bilboquet** et une pierre que j'avais surnommée Pierre tel Robinson Crusoé sur son île déserte. J'étais **claquemuré** dans cette tranchée où je dormais tout recroquevillé et où l'odeur des corps en décomposition devenait irrespirable à en devenir fou...

Je viens retrouver mon amie d'enfance qui est devenue ma femme, qui l'aurait cru ? La fille d'un riche homme d'affaire mariée à un pauvre garçon d'une famille d'ouvriers. L'amour impossible devenu possible. Comme j'en veux à cette guerre qui m'a volé tant d'anniversaires et de Noël passés ensemble. J'ai hâte de revoir tes yeux d'un **bleu** profond qui me donne espoir et joie chaque jour. J'ai hâte de te faire lire tous les poèmes que j'ai écrits pour toi et les enfants au fond de ma tranchée. Je ne voyais même plus le bleu du ciel caché par la fumée des explosions.

Un jour, j'ai pu profiter du calme des bombardements pour m'extirper quelques heures en quête d'inspiration et de calme pour écrire de nouveaux poèmes. Je suis tombé sur un village incendié et complètement détruit. J'ai aperçu au loin un lac et j'ai décidé d'y aller pour me remettre de mes émotions. J'ai découvert un lac rouge sang rempli de corps morts qui flottaient sur l'eau.

Quelle horreur !

Quel genre de personne abominable peut faire ça ! Jamais je n'aurais cru cela.

Comment peut-on faire de telles abominations ?

J'étais effondré devant cette scène de crime et je suis retourné en courant dans ma tranchée, mes jambes ne me portaient plus et j'avais envie de vomir. Quand je suis arrivé, j'ai directement raconté mon histoire à Pierre. Est-ce que, avec tout ce que j'ai vu, j'arriverai encore à écrire des poèmes d'amour et décrire la beauté du monde et des hommes ?

Est-ce que j'arriverai encore à aimer ce monde si cruel ? J'ai fermé les yeux pour repenser quelques instants à ma vie d'avant et au bonheur que tu m'apportais avec les enfants tous les jours et aux souvenirs des moments passés ensemble. Me dire qu'il y a encore de l'amour dans ce monde. Puis-je encore avoir de l'espoir de te serrer dans mes bras un jour ?

C'est à ce moment-là qu'un homme a déboulé dans ma tranchée et a hurlé :

« Ils ont signé! Ils ont signé!

- Signé quoi ? ai-je demandé, stupéfait.

- Enfin soldat, la fin de la guerre ! »

J'étais abasourdi. C'était surréaliste. Je ne savais même pas comment réagir. Je me suis mis à courir dans tous les sens en hurlant : « C'est fini ! On a gagné la guerre ! »

Tous les hommes encore vivants ont commencé à courir partout et nous sommes sortis des tranchées. L'espoir est enfin revenu. Le ciel s'est éclairci et le soleil a chassé les nuages.

Je pars te retrouver Julie, ma chérie.

Ton mari qui t'aime et rêve de te serrer vite dans ses bras.

Prix spécial du jury Capucine OVYN VALLEE



Sous les profondeurs

Un jour, un homme, dont le prénom était Henri, eut envie de devenir poète. Il écrivit alors de nombreux poèmes. Une fois, Henri eut le désir de rédiger un nouveau poème sur le thème des profondeurs. Le jeune poète ne connaissait malheureusement pas l'océan. Il eut l'idée de découvrir ce monde sous-marin. Pour cela, Henri fit quelques recherches. Tout le monde racontait que c'était merveilleux. Toutes ces nuances de **bleu** et toutes les créatures qui y vivaient... Il était vraiment attiré par ces nouvelles choses. Alors, il économisa pendant plusieurs années, s'acheta un bateau à voile qu'il baptisa « L'évasion », s'approvisionna et emporta quelques objets utiles et d'autres personnels... Le poète était prêt à partir.

Après plusieurs jours de navigation, Henri accosta sur une île. Sur ce petit bout de terre, le jeune homme eut l'impression qu'il y avait déjà eu des occupants car il apercevait une sorte de cabane, un tas de bois et des provisions. Soudain, une personne lui tapota l'épaule. Le poète, surpris, se retourna brusquement et vit l'habitant de la cabane. C'était un grand homme blond, avec une barbe volumineuse, d'énormes sourcils, certaines dents manquantes et quelques autres toutes noires. Il dégageait une odeur nauséabonde : un mélange de boue et de crasse. Henri se présenta et lui expliqua son histoire. L'insulaire écouta attentivement. Le poète lui demanda s'il voulait l'accompagner dans son aventure : découvrir le fin fond de l'océan. Le barbu prit son temps, réfléchit longtemps puis se décida à parler. Il déclara s'appeler Paul et annonça, avec joie, vouloir le suivre dans ses aventures.

Le lendemain, à l'aube, les deux amis embarquèrent sur « L'évasion ». Ils étaient chargés : bouteilles d'oxygène, tubas, masques, palmes, combinaisons... la totale ! Ils étaient prêts à partir, le cœur palpitant. Arrivés au large et équipés, ils sautèrent du bateau. Le poète fut étonné car l'océan n'était pas ce qu'il avait imaginé. L'eau était de couleur marron et sombre. De plus, de multiples petites choses transparentes dansaient au fond de l'océan. Curieux, les plongeurs décidèrent de suivre ces étranges créatures. Mais en y regardant de plus près, Henri et Paul comprirent que ces merveilles étaient en réalité de petits bouts de plastique. Le poète était profondément déçu. Lui qui s'imaginait admirer de magnifiques poissons ! A la place, un animal était pris dans une canette de soda. D'autres, essayaient d'éviter les déchets. Henri était vraiment triste, dépité et en colère. Pourquoi y avait-il autant d'ordures dans cette immensité ? Tous ces détritiques venaient du monde entier. L'océan était devenu une poubelle.

En nageant vers le fond, ils découvrirent une épave et décidèrent d'y entrer. Le poète et l'habitant de la cabane trouvèrent des trésors : de l'or, des couronnes, des coupes en argent, des bijoux, des **miroirs**, des pierres précieuses... Ils étaient émerveillés ! Tout à coup, Henri fut intrigué par une pièce sombre. Il décida d'aller l'explorer. Soudain, la porte se ferma. Le jeune homme fut enfermé dedans. Le poète était **claquemuré**. Il essaya de l'ouvrir mais impossible ! C'était sûrement un courant marin qui avait bougé la porte. Mais en voyant le visage de Paul, il comprit tout. Son ami l'avait enfermé volontairement dans la pièce pour pouvoir récupérer l'or. Paul partit alors **subrepticement**. Henri se rendit compte que, malheureusement, les humains de cette époque préféraient l'argent à la santé de la planète bleue, qui devenait marron. Tout à coup, il prit peur : il n'avait pratiquement plus d'oxygène dans sa bouteille. « Mais que faire ? » pensa Henri. Il s'agita, regarda son compteur et malheur, dans une minute il n'aurait plus d'air ! Le poète trouva une cuillère en argent sur le sol. Il essaya de faire un trou dans les parois en bois de l'épave mais il n'y arriva pas. Soudain, une idée survint à son esprit. Pourquoi ne pas faire une clé avec la cuillère ? Henri se mit en apnée et pria pour que cela fonctionne. Miracle ! La porte s'ouvrit ! Il nagea aussi vite que possible à la surface en enlevant les déchets qui lui gênaient la vue. C'est alors, qu'il vit « L'évasion » s'éloigner avec Paul en capitaine. Le poète, désespéré, nagea sans direction précise, avec la certitude que sa mort était proche. Il était à bout de forces et commençait à couler doucement dans les profondeurs. Il était devenu, lui aussi, un déchet dansant. Puis, il crut voir une lueur qui se rapprochait. La lumière venait d'une barque fragile de pêcheurs. Ses bienfaiteurs le ramenèrent jusqu'à la terre de son pays. Le naufragé était faible mais vivant !

Par la suite, Henri rédigea un poème sur les horreurs des profondeurs et raconta tout son voyage aux habitants de la ville. Le jeune homme eut aussi l'idée de créer une association dont le but était de faire disparaître tous les déchets marins. Touchés par son histoire, les humains prirent conscience de leurs erreurs. Cela fut un soulagement pour la planète qui redevint petit à petit bleue.

1^{er} Prix
Clémence MARANDON



La tunique

Les obus s'écrasaient au sol, faisant trembler la terre sous nos pieds. Les attaques se mêlaient aux contre-attaques créant ainsi un terrible spectacle de chaos. Baïonnette à la main, chacun à sa place, la mort régnait.

J'étais arrivé au front, il y a un peu plus d'une semaine et j'avais déjà cessé de compter le nombre de vies que j'avais ôtées. On nous les avait présentés comme « les ennemis » mais en réalité, je ne voyais que des hommes, comme moi et mes camarades...

Je ne savais même pas si je serais, un jour, capable de me regarder une nouvelle fois dans le **miroir**. Pour cela, il aurait fallu que la guerre cesse.

Constamment en danger, je ne me raccrochais qu'à une chose : l'espoir. L'espoir de les revoir. Ma famille : mon père, ma mère, ma sœur, tous restés là-haut, eux aussi sans doute rongés par la peur de me perdre. La petite photo de nous quatre, glissée dans mon uniforme, me servait de rappel. Afin de ne jamais oublier pourquoi je poursuivais le combat. La raison qui me faisait tenir, qui me fera tenir jusqu'au bout s'il le faut.

La pluie qui tombait depuis ce matin n'aidait pas. Les tranchées n'étaient plus qu'une mare de boue mortelle. Certains passages étaient devenus inaccessibles, menaçant de s'effondrer. Mais nous étions tous bloqués ici. J'étais comme **claquemuré** à l'intérieur de ce trou. Des camarades avaient été envoyés sur le « no man's land » ce matin afin d'essayer d'atteindre les lignes ennemies. Il n'en était revenu aucun. Ils gisaient morts ou blessés à quelques mètres de nous. Je pensais à leurs familles qui les attendaient sûrement, sans savoir que c'était déjà trop tard. Je pensais à leurs amis sur les champs de bataille. Et, je pensais à eux : encore des gamins pour la plupart, mort si jeunes...

On se sentait impuissant de là où on était. J'avais vraiment l'impression d'attendre qu'un obus me tombe dessus. Et je savais que j'étais le prochain. Le prochain qu'on enverrait en mission « suicide ».

Subrepticement, le général s'approcha de moi. Même avec toute la discrétion dont il aurait pu faire preuve, je l'aurai vu venir à moi. Je m'y attendais, ce n'était pas une surprise. Je ne pris pas la peine de me mettre au garde-à-vous, pas maintenant, plus maintenant. Pas lorsqu'il m'envoyait là où on ne revenait pas. Il n'en fut pas surpris. Il me donna seulement les ordres, puis il s'en alla. Comme si de rien, comme s'il ne venait pas, de me mettre dans la tombe.

Je ne m'abaissais pas à le saluer ni à le regarder partir. Je me contentais de faire une dernière prière avant de rejoindre mon groupe. Nous étions vingt. Vingt envoyés en enfer. Armés de nos fusils, nous étions prêts. Je n'ai pas hésité lorsqu'on nous donna l'ordre de partir, je savais que je n'avais pas d'autres choix. Alors j'ai foncé, courant sans m'arrêter, vers les lignes ennemies. Malgré les bombardements incessants, je courrais, malgré moi, je courrais. J'étais projeté au sol, me relavant toujours, tant bien que mal.

Alors qu'un à un mes compagnons tombaient, je revoyais Alice, ma petite sœur, qui, lors de mon départ, courrait après le régiment afin de rester avec moi le plus longtemps possible. Je revoyais mes parents riant à mes blagues lors de nos dîners. Je revoyais Anouk, cette fille que j'avais rencontrée il y a deux ans à peine. Je me revoyais avec chacun d'entre eux. Je revoyais la maison où j'avais grandi, la même où Alice était née. Je revoyais la bague restée au fond du tiroir. Je revoyais tous ces souvenirs heureux. Je courrais sans regarder en arrière. Je courrais, les larmes dans les yeux. Je m'approchais des lignes ennemies et je courrais. Quand la détonation frappa l'air, je ne compris pas tout de suite. Mon cri aurait pu déchirer le ciel si seulement quelqu'un avait pu l'entendre. Je portais les mains sur mon ventre, là où la balle m'avait touché. Le sang coulait en abondance. Les forces de mes jambes me quittèrent et je m'écroulais dans la boue. C'était la fin.

Le reste de ma vie ne se comptait plus qu'en seconde. La bague resterait dans le tiroir, mes parents attendront probablement en vain une lettre qui n'arrivera pas. Alice grandira sans grand-frère. Peut-être même finira-t-elle par m'oublier. Je levais une dernière fois la tête vers le ciel. Il était **bleu** parsemé de quelques nuages. Du même bleu que cet uniforme. Du même bleu que la patrie. Du même bleu que ses yeux et du même éclat que son regard. Alors avec ce dernier souffle, j'essayais d'en éloigner les nuages.



De ma petite chambre

J'ouvris les yeux, mon petit ventre me faisait mal, mais rien de grave. Je me trouvais dans de petites parois, d'une couleur un peu rougeâtre. Je ne sais pas qui je suis, d'où je viens, et ce que je fais là. Comme si je rêvais, je me sentais tout léger. Qu'est-ce que j'ai grandi en si peu de temps !

Je n'entendais plus un seul bruit, juste une légère brise qui venait au-dessus de moi. Je ne voulais plus sortir de là.

D'un coup, j'entendis beaucoup de bruits. Tout de suite, je vis une lame traverser ces parois. Je pris peur, je me raccrochai au fil de mon petit ventre d'innocent. Puis, des mains venues du ciel m'enlevèrent de mon petit lit, où je séjournai depuis si longtemps. Je sortis de ma chambre. Tout devint différent, un autre univers s'ouvrit à moi ; je vis une femme qui me prit. Alors, je criai fort, j'avais très peur, et je fermai mes yeux, en espérant que ça s'arrête vite. Alors, je fus reposé.

Je tremblais un peu, j'avais froid, ma petite chambre me manquait déjà, où je me sentais si bien.

Lorsque j'ouvris les yeux, je tournais la tête à gauche ; je vis une grande personne, au cheveux longs. Étonnamment, elle était différente ; elle avait la tête rouge, elle portait un vêtement d'une couleur remarquable, contrairement aux autres personnes, qui elles, avait des vêtements d'une autre couleur. Je la regardais, et je remarquais que ma petite chambre se trouvait dans cette personne. Alors, je regardais devant moi et je vis un autre bébé. Il faisait les mêmes gestes, et on se regarda droit dans les yeux. Une voix masculine disait : “Regarde-le, devant le **miroir**”. Je n'y compris rien. De mon petit lit blanc, j'observai mes congénères ; je me sentais tout petit, eux devaient faire dix fois ma taille ! Une autre voix, féminine, disait : “Regardez sa belle petite **truffe** !” Je regardai au-dessus de moi, et je vis une femme qui me sourit, et me prit dans ses bras. Alors, je la regardai fixement. Elle me coucha avec elle, sur un lit. Alors elle dit :

“Regarde le beau **bleu** de ses yeux !”. Alors, un homme vint et répondit : “Bienvenue parmi nous, Gaspard !”

Ils me fixèrent longtemps. Tellement longtemps, que je me sentais gêné. Je voulais retourner dans ma chambre ; je n'avais pas ma place devant tous ces géants.

Subrepticement, sa main se posa sur ma tête. Encore une fois, je la fixai. Encore une fois, elle me sourit. Je me rendis alors compte que je n'étais pas seul. Je réalisai que depuis bien longtemps, d'autres gens comme moi existaient !

Maintenant, je peux le dire : je sais qui je suis ! Moi, c'est Gaspard !



Le petit garçon sous l'arganier

24 mars 1925 – *maman*

Maman disait, depuis toujours, que même en pleine tempête, les nuages laissent toujours passer le **bleu** du ciel. La seule chose qui changea quelques années après, c'est qu'elle est morte. Et je pense qu'elle me mentait. Le bleu du ciel ne s'est jamais décidé de m'accorder un instant.

11 mai 1955 – *les appelés vers l'Algérie*

Quand j'ai su que je faisais partie des appelés de la guerre d'Algérie, je n'ai pas eu peur. Je sais ce qui m'attend ; quelques rumeurs se diffusent, toutes différentes les unes des autres, comme quoi, les appelés précédents ne sont jamais revenus. Je sais que je n'y peux rien. Quand j'étais petit, mon père me disait que la peur était comme un animal. On le dompte, on l'affronte, ou on le tue. Je fais partie de ceux qui n'ont rien à perdre.

16 mai 1955 – *départ du port de Marseille*

Il fait une chaleur étouffante. Les odeurs sont abominables et l'air poisseux. On nous avait prévenus que le voyage serait court, mais difficile. N'importe. Dans les cales, nous sommes tous les uns sur les autres, serrés, en sueur. Tous les hommes se regardent dans le blanc des yeux. Certains plus jeunes, d'autres plus vieux. Je dois être le doyen. On est libre de monter sur le pont à notre guise mais le soleil est si fort qu'on s'en réserve. Quelques jeunes en quête d'aventure semblent excités d'explorer au-delà de leurs campagnes. Mon fin carnet posé sur mes genoux, j'en noircis les pages avec un fusain que j'ai pris le soin d'emporter avec moi. Je ne sais pas vraiment pour qui ni pourquoi j'écris. J'écris parfois des lettres mais je n'ai personne à qui les envoyer ; j'écris pour exister sur un bout de papier.

18 mai 1955 – *l'aube*

C'est l'aube. Je n'ai aucune idée de l'heure qu'il est, mais il doit être très tôt, car le bateau est endormi, et le soleil peine à se lever. Je suis seul sur le pont. J'observe la côte africaine qui se dessine au loin. L'air est très frais, et j'en profite ; la véhémence du soleil algérien est insoutenable, à ce qu'on dit. Mon calpin toujours à la main, j'ai cessé d'écrire quelques instants, juste le temps d'observer la Méditerranée.

25 mai 1955 – arrivée en Algérie

On ne nous avait pas menti, le soleil frappe mon crâne à coups de massue. Les choses sont presque comme je m’y attendais. Le sol craque sous nos pieds à chaque pas. Je dors, avec les autres hommes, dans des sortes de campements de fortune et on se contente de repas frugaux. On ne savait pas contre qui ni contre quoi se battre, à se demander ce que l’on faisait bien ici. Quelques habitants du village voisin passent parfois devant nous en nous regardant de leurs grands yeux noirs. Certains de mes compagnons se sont rapprochés, ils occupent leurs journées à jouer à des jeux stupides. Ils déforment les dents de leurs fourchettes et les lancent le plus loin possible. J’ai toujours préféré rester à l’écart ; je n’aime pas les autres.

28 mai 1955 – le petit garçon sous l’arganier

Les jours se ressemblent mais mes écrits me font passer le temps. Je n’ai jamais prêté attention aux enfants du village voisin. Certains passent par là. Ce matin, quand, adossé à une bâche, je dégustais lentement pour faire durer mon repas, j’ai entendu un bruit, près de l’arganier, à une dizaine de mètres du camp. J’ai approché l’arbre lentement. De petits nuages de terre séchée s’envolaient des racines. J’ai posé ma main sur l’écorce et j’ai contourné l’édifice. Assis sur les racines, un petit garçon me regardait dans les yeux. Son regard était perçant mais sombre. Il avait peur. Je me suis assis près de lui. « N’aie pas peur », lui ai-je dit, « Comment t’appelles-tu ? ». Il restait immobile. Il me répondit « Je ne sais plus ». Je regardais droit devant moi. « Veux-tu être mon ami ? », m’a-t-il demandé. J’ai esquissé un sourire **subrepticement** ; on ne m’avait jamais demandé d’être mon ami.

9 juin 1955 – début des attentats du FLN sur le sol algérien

Aujourd’hui, j’ai tué un homme. Deux balles dans le dos, une dans la jambe ; hier, il était plus jeune que moi, et aujourd’hui, il est mort. Je voyais en le regard sombre de cet homme, une détresse, presque enfantine, tel un **miroir** qui reflète ma peine. Il y a peu mes journées étaient rythmées par mes repas, mes écrits, et par les visites de mon nouvel ami, avec qui je restais des heures sous l’arganier à scruter l’horizon. Nous nous battons depuis plusieurs jours contre le FLN ; Front de Libération Nationale. Il n’y a ni méchant, ni gentil. On se bat parce qu’on en est forcé. On tue parce qu’on en est forcé. Le côté **désultoire** du quotidien m’épuise ; nous massacrons, puis quelques fois, quand nous rentrons, tous riant, au camp. Une indifférence presque naïve.

24 juillet 1955 – cessez-le-feu

Cela fait plusieurs semaines qu'on ne s'est pas battus. La guerre semble loin pour les autres, mais je l'ai encore dans le ventre. Devenue surtout administrative, elle n'est plus de notre ressort. Certains soldats songent déjà à rentrer, les pères de famille, surtout. Je n'en ai pas l'envie. D'ici, je vois mieux la Méditerranée, et j'y ai mon seul ami. La seule personne pour qui je représente quelque chose, du moins.

4 novembre 1975 – vivre

Il y a des années j'ai décidé de vivre. Je ne veux plus survivre. La peur m'avait dompté, mais, j'ai gagné. C'est à moi de décider d'être heureux. La vie après la guerre est devenue légère comme le vent. J'ai tous les jours scruté la grande bleue à l'horizon, au pied de l'arganier, avec mon ami qui avait oublié son nom. Je ne fus qu'une poussière sur Terre et qu'un souffle dans l'univers. Un homme qui prit du temps à aimer la vie comme elle se présentait. J'ai laissé la trace de mon passage sur du papier. Quand je rejoindrai maman, sans doute dans quelques mots, je lui dirai qu'elle avait raison. Il ne m'a suffi que d'un vieux calepin et d'un petit garçon effrayé au pied d'un arbre. Depuis vingt ans, la vie m'a ébloui chaque jour d'un ciel bleu immense. Il me suffisait juste de lui ouvrir les bras.



Le dernier regard d'une illusion

Sous les combles d'un toit, un vaste espace sombre s'étendait, enveloppé d'un mystère profond. Le grenier, empreint d'une histoire riche, semblait figé. Les poutres en bois, vieilles et noueuses, paraissaient avoir été sculptées par les mains du temps lui-même, gardant précieusement les secrets de nombreuses heures de créativité passées. Une fragrance envoûtante imprégnait l'air, un mélange de vieux livres, de souvenirs oubliés, et d'énigmes transmis à travers les générations. Deux éléments distinctifs captivaient l'attention dans cet espace. Dans un coin, trônait un **miroir** ancien, délicatement patiné par les années, reflétant davantage que la simple réalité. Une timide fenêtre, poussiéreuse et étroite, laissait s'infiltrer un mince filet de lumière au cœur de la pièce, qui se posait délicatement sur un chevalet.

Dans cet espace, une jeune artiste passionnée se penchait pour donner vie à son chef-d'œuvre. Elle ne se sentirait jamais **claquemurée** dans cet espace, enveloppée par les murs qui la protégeaient du monde extérieur. Ce lieu confiné était son refuge, un endroit où son âme pouvait s'exprimer en toute liberté, loin des distractions du quotidien. À chaque coup de pinceau, elle capturait non seulement la réalité, mais également l'essence de l'âme humaine. Chaque jour, elle ressentait un besoin viscéral de s'exprimer à travers ses pinceaux et sa palette de couleurs. Les gestes de l'artiste étaient marqués par une expertise inégalée, possédant délicatesse et précision, révélant la profondeur de son talent. Ses mouvements subtils étaient comme une danse silencieuse sur la toile, où les formes et les couleurs prenaient **subrepticement** vie sous ses doigts agiles. Elle capturait des émotions et des histoires, conférant à ses œuvres une dimension envoûtante. La créatrice emportée par une passion dévorante pour la peinture semblait guidée par Calliope, déployant son talent avec une maîtrise exceptionnelle.

Sur la toile, une femme émerge telle une aurore caressée par le soleil naissant. Ses traits sont harmonieux de lumière et d'ombre, son visage une fresque sculptée par le temps. Son sourire évoque la lueur fugace de l'aube. Sa chevelure est une cascade d'obscurité soyeuse, telle une nuit étoilée en mouvement. Ombres et reflets créent une profondeur infinie, chaque coup de pinceau révèle la texture ondoissante de ses mèches, comme les rêves tissés dans les replis de l'esprit. Les yeux **bleus** du portrait, tel un firmament sans nuages, semblaient capturer la pureté céleste. Leurs iris, de précieux bijoux, brillent d'une lumière mystérieuse.

Ces yeux étaient une œuvre vivante, une symphonie de couleurs dans un monde morne, consacrant quiconque les contemplait. Chaque regard invitait à explorer un univers mystérieux, à naviguer dans des océans d'émotions. Ils représentaient les fenêtres de l'âme, reflétant des secrets profonds, des poèmes silencieux en nuance saphir. Chaque regard était un voyage à travers des mers inconnues où l'amour et la mélancolie dansaient. Figés dans leur éclat éternel, ces yeux offrent un abri dans la beauté intemporelle. Ses yeux semblent s'animer, insufflant un réalisme captivant à son visage. L'artiste, finalement satisfaite, contemplait sa toile achevée. Un mystérieux éclat perdurait dans le regard de la femme peinte comme si la teinte électrique exerçait sur la peintre un envoutement magnétique.

Dans l'atelier silencieux, la lumière du crépuscule filtrant à travers la fenêtre dessinait des ombres douces sur ses pinceaux et toiles en attente. Fatiguée par des heures de création intense, elle décida de faire une pause et de prendre un moment pour elle. Se dirigeant vers le vieux miroir dans un coin de la pièce, elle s'observa. Alors qu'elle contemplait son propre reflet, elle vit une lueur d'émotion traverser les prunelles de son œuvre. Un mouvement furtif captura son regard dans le miroir, un frémissement léger provenant de son œuvre attirait son attention. Ses paupières clignèrent, fixant avec intensité le portrait fraîchement achevé, qui semblait échapper aux limites de la toile pour rejoindre une réalité en suspens.

Les contours du visage dans le miroir prenaient vie, les yeux s'animaient subtilement, comme si l'essence même du modèle s'éveillait. Les iris azurées de la femme dans le tableau semblaient traquer le regard de l'artiste, tissant une toile énigmatique de présence animée. Intriguée, elle cligna des yeux, se questionnant sur les dédales de son imagination. À chaque mouvement qu'elle opérait, la femme immortalisée réagissait, modifiant sa pose avec une synchronisation presque tangible. Elle se sentait observée, comme si les yeux saphir tentaient de percer son âme.

Un frisson serpenta le long de l'échine de l'artiste. Elle se surprit à se demander si, involontairement, elle avait insufflé une âme dans son chef-d'œuvre. Entre fascination et appréhension, elle s'approcha de la pièce maîtresse. À mesure qu'elle avançait, la femme peinte prenait une réalité saisissante, chaque nuance de son expression prenant vie. Une énergie éthérée emplissait l'atelier, tissant une connexion entre la créatrice et son œuvre.

L'artiste, d'une voix à peine audible, murmura à la femme dans la toile, comme si elle espérait une réponse. Soudain, la captive dans le tableau sembla esquisser un geste délicat de la main, invitant sa créatrice à plonger dans les mystères de la toile.

Le tableau cessa d'être une simple représentation pour devenir une porte vers une réalité parallèle, où les frontières entre l'art et la vie se dissolvaient. La perplexité et la fatigue s'entremêlaient dans son esprit. Elle se frotta les yeux, doutant de la réalité de cette étrange rencontre.

Le portrait, semblant retrouver son immobilité, la ramena à la réalité. Secouant la tête, elle attribua l'incident à la tension née d'un travail prolongé.

Pourtant, une question persistait dans son esprit : les œuvres d'art pouvaient-elles réellement s'animer, même brièvement, lorsque l'artiste y consacrait son cœur et son âme ? Cette énigme plana dans l'atelier obscur, alors qu'elle se préparait à conclure son voyage au sein du monde des rêves. La jeune artiste, épuisée par l'intensité de sa création, décida qu'il était temps de quitter son atelier chargé de mystère. Ses pas résonnèrent doucement sur le plancher du grenier, laissant derrière elle cet espace où le temps était suspendu.

Son regard se posa une dernière fois sur le tableau et tout ce qu'elle parvenait à voir était les yeux saphir de la femme qui paraissaient retenir la lumière. Leur éclat mystérieux persistait, invitant toujours à une exploration fascinante. Un sourire délicat semblait doucement se dessiner sur les lèvres de la femme peinte.



Juste un cauchemar

Mon rythme cardiaque s'accélère. Je sens mes poils s'hérisser sur ma peau, comme à l'affût du moindre danger. J'ai soudainement chaud, puis froid. Les températures s'alternent et brouillent mes sens. Je suis glacée, je suis tétanisée. Je sens la peur s'immiscer en moi, bloquer chacun de mes mouvements. Je ne peux pas me débattre. Je ne peux rien faire. Je subis ma peur sans pouvoir contrôler quoi que ce soit. Le noir et l'obscurité m'entourent et m'enlacent. Je voudrais m'en échapper mais je me sens comme **claquemurée**, emprisonnée, impuissante face à la peur qui m'assailit. Je ne vois rien, je n'entends rien, mais je sens comme un serpent de ténèbres s'enrouler **subrepticement** autour de moi jusqu'à me priver d'air. Mes paupières finissent par se libérer, chassant le cauchemar.

Je me réveille en sueur, la respiration haletante. Je sens mon pouls qui s'affolait se calmer progressivement. Mais je reste là, dans le noir, totalement désorientée, peinant à distinguer la réalité de mon cauchemar. J'ai peur de refermer les yeux, même le temps d'un battement de cil. Je crains que le cauchemar resurgisse et agresse de nouveau mon esprit, capturant mes pensées et les forçant à visualiser ce qui m'effraie tant. Alors je force mes yeux à rester ouverts, je m'applique à retrouver une respiration plus régulière. Mon cœur continue de battre vivement puis s'apaise lentement, et peu à peu, ma température redevient normale et moins chaude.

Je reste quelques minutes ainsi, les yeux ouverts à fixer le plafond, tandis que mes sens m'appartiennent de nouveau et que le noir disparaît. Derrière le rideau, je perçois de minces filets de lumière. Le jour se lève et l'obscurité de la réalité me semble ainsi plus accueillante, moins terrifiante que celle qui règne la nuit. Cette obscurité est plus douce, moins agressive. Pourtant je ressens toujours l'adrénaline provoquée par la peur et ce sentiment désagréable de craindre un nouveau cauchemar si je referme à nouveau les yeux reste là, tapis dans l'ombre.

Je rabats alors délicatement mon côté de la couette et me glisse hors du lit. Je veille à ne pas faire de bruit en sortant de la chambre et me dirige vers la salle de bain. Le couloir est légèrement éclairé par la lumière naturelle qui traverse la fenêtre du couloir. J'appuie sur l'interrupteur et un rayonnement vif m'aveugle une demie seconde le temps que mes yeux s'habituent à la luminosité. J'ouvre le robinet et me passe de l'eau sur mon visage pour me réveiller et je me fixe dans le **miroir**.

-C'était juste un cauchemar, je me murmure à moi-même. Rien de plus.

J'ai beau tout faire pour m'en convaincre, je sais au fond de moi que ce cauchemar restera gravé dans ma mémoire jusqu'à ce qu'un prochain le remplace. Cela donne aux cauchemars un côté éphémère puisqu'ils ne durent jamais longtemps et finalement cela ne me semble pas si menaçant. Mais cette notion de remplacement... Pour moi, c'est comme si chaque nouveau

cauchemar était une mise à jour de mes peurs, comme si mon esprit contrôlait que telle ou telle chose m'effrayait toujours autant, comme s'il cherchait à me trouver d'autres peurs, comme s'il ajoutait de nouvelles peurs.

Dans ces moments-là, mes rêves d'enfant me manquent. Ceux où rien n'a de sens, ceux où tout est **désultoire** et innocent. Le souvenir que je garde de mes cauchemars enfantins, c'est seulement ce sentiment d'être terrifiée quelques minutes puis d'être rassurée rapidement puis d'oublier de quoi parlait le cauchemar. Aujourd'hui, l'oublier sur l'instant comme si de rien n'était me paraît impossible.

Faire des cauchemars me donne toujours cette impression de redevenir cette petite fille

effrayée par le monstre sous son lit. Sauf que la couette ne suffit plus à empêcher le monstre de m'attaquer et à m'emmener dans les profondeurs de son monde terrifiant. Mes peurs ont

évolué, au même rythme que j'ai grandi, découvert le monde, rencontré des gens, ressenti des émotions toutes différentes et nuancées selon les instants. Et mes cauchemars se servent de tout ça, ils s'en alimentent, s'en nourrissent, pour les rendre encore plus réalistes. Parfois, ils sont assez loufoques, mais cela n'en retire pas pour autant toute la peur et l'inquiétude provoquées en moi. Certaines peurs sont passagères, d'autres pas. Elles sont inscrites en moi, même lorsque j'essaye de les vaincre. Mais la plus tenace perdure dans mon esprit depuis mon enfance. Celle qui est à l'origine de l'ombre monstrueuse qui règne dans chaque recoin obscur de ma chambre lorsque je dors.

Celle qui nous perd et accentue la solitude et le désespoir lorsqu'on s'y retrouve plongé. Celle qui apparaît lorsqu'on ne voit plus rien et qu'on est forcé de subir l'inconnu. C'est une peur qu'on peut juger absurde une fois adulte, on se dit qu'elle ne provient que de l'imagination des enfants. Mais elle s'est ancrée en moi depuis si longtemps que je n'y peux plus rien.

Je reviens sur la pointe des pieds dans la chambre. La porte émet un léger claquement lorsque je l'enclenche, mais le bruit ne perturbe pas son sommeil. Je lance un regard sur le lit et je le vois. Il est là, paisiblement endormi. Sa respiration régulière se veut douce et rassurante. Plus calme que tout à l'heure, attendrie par son air rêveur et la fossette qui se dessine lorsqu'il sourit, je me glisse sous la couette, puis dans ses bras. Son étreinte semble me protéger de tout et je me sens soudainement beaucoup mieux. Qu'importe l'âge, le câlin d'une personne que l'on aime reste le meilleur remède contre la peur. Et je souris à cette pensée.

J'ai une peur **bleue** de l'obscurité. Et dans la nuit, il devient cette lampe qui m'enveloppe de sa lumière et de sa chaleur et m'éloigne de la froideur de tous mes cauchemars.



Une rencontre bouleversante

Ce jour-là, comme tous les autres jours depuis trois ans, Liam s'était réveillé avec un poids insoutenable sur les épaules. Il ne voulait pas se lever, il n'en voyait pas l'intérêt. Il savait que lorsqu'il se lèverait, il entrerait dans la boucle infernale habituelle. Après avoir regardé son plafond pendant dix bonnes minutes, il s'était habillé, en noir et en **bleu** marine comme toujours, il s'était forcé à discuter avec son colocataire puis, avant de sortir, il s'était regardé dans le **miroir** tout en se faisant un reproche sur son air pathétique. Une fois sorti, même sous un ciel dégagé qu'il aurait apprécié autrefois, ses pensées noires avaient pris le dessus.

« Il est bleu, c'est la couleur de la tristesse. C'est la couleur de ta tristesse, Liam. »

Pourtant, ce jour-là n'était pas tout à fait comme tous les autres jours. Lorsqu'il avait fait un détour en espérant arriver plus tôt au bureau, il avait découvert un bâtiment abandonné magnifiquement peint de différentes fresques colorées, mais où le bleu était assez présent. Étant en avance et cherchant désespérément quelque chose d'excitant à faire, Liam s'était mis à parcourir les couloirs de cet immeuble en ruine. La beauté des peintures l'avait impressionné et il avait longuement admiré le talent de l'artiste.

C'est au deuxième étage que Liam était resté paralysé. Devant lui, une fresque mettait en œuvre un jeune garçon jouant avec un vieux **bilboquet** bleu marine, au bord d'une plage de galets. Ce garçon lui était familier. Ce visage, il en voyait une version moins souriante lorsqu'il regardait son reflet. Ce regard était celui de son frère et ce bilboquet était celui de son grand-père. Liam avait été totalement décontenancé et s'était demandé pourquoi une peinture représentant son frère, il y a une quinzaine d'années, était là, dans un immeuble qui ne témoignait aucune présence humaine à l'exception de ces fresques.

Il était resté absorbé par cette peinture une dizaine de minutes puis il s'était résigné à repartir emportant avec lui son trouble.

Ce soir-là, lorsqu'il était allé se coucher, son espoir n'était pas un lendemain meilleur et son cœur n'était pas lourd. Non, ce soir-là, son espoir était de retrouver la personne qui avait peint son frère. Son espoir était grand, ses questions étaient nombreuses, son esprit s'agitait et pourtant depuis le décès de son frère, Liam n'avait jamais aussi bien dormi.

Le lendemain, bien qu'il fût de repos, il s'était précipité hors de chez lui dès l'heure bleue pour se rendre sur le lieu qu'il avait découvert la veille. Une fois arrivé, il avait fait le tour du propriétaire quelques fois sans trouver personne alors il était remonté au deuxième étage, là où se trouvait la fameuse fresque. Il s'était assis devant et l'avait contemplé un long moment. En regardant le bilboquet, il s'était remémoré d'innombrables souvenirs notamment celui du jour où son grand-père avait repeint cet objet de la couleur préférée de son frère, pour son anniversaire.

Jusqu'à ce que soudainement et **subrepticement**, une jeune femme était apparue près de lui. Il n'avait eu besoin que d'un coup d'œil pour comprendre qu'elle était la fameuse artiste bien qu'elle fût loin de ressembler à ce qu'il avait imaginé. Elle était grande, blonde et légèrement potelée, pas du tout petite, brune et couverte de taches de peinture bleu ciel.

Il voulait lui parler, lui faire part de ses interrogations pourtant, la seule chose qu'il avait réussi à formuler n'avait rien à voir.

« Vous utilisez beaucoup le bleu dans vos peintures, c'est triste. Pourquoi ne choisissez-vous pas une couleur plus gaie ? »

Le bleu n'est pas une couleur triste. Oui, tout le monde l'associe à la tristesse et à la dépression pourtant, elle est bien plus que ça. Moi, le bleu me fait rêver, j'y vois de la sérénité, de l'apaisement et du calme. Cette couleur ne devrait pas être associée au négatif, mais plutôt au positif, à la vie, à l'espoir, à l'infini. »

Ne sachant pas quoi répondre, Liam s'était contenté d'observer cette jeune femme aux yeux, eux aussi, bleus. Ses yeux avaient la teinte de l'océan et il n'avait pu s'empêcher de plonger dans son regard tout en méditant sur ses paroles. C'est elle qui finit par rompre le silence pesant.

« Je m'appelle Amélia, mais tu peux m'appeler Amy. J'aime beaucoup peindre, je crois que tu l'avais déjà remarqué. C'est ce que je préfère. Quoique j'adore aussi manger des pâtes au pesto, des pâtes à la **truffe**, des pâtes au saumon enfin bon tous les plats qui comportent des pâtes. Je n'ai jamais réalisé mon rêve d'aller sur la lune. Je sais ce que tu vas me dire, que je n'ai pas le rêve le plus simple à réaliser néanmoins, il faut toujours garder espoir. Sinon, je n'ai rien de prévu ce midi, tu serais d'accord pour qu'on aille au restaurant ? Je sais qu'on ne se connaît pas, mais je suis sûre qu'on va bien s'entendre et puis il faut vivre sa vie au jour le jour pour ne rien regretter ensuite. Je suis sûre que ce petit garçon, que je n'ai certes vu qu'une fois il y a quinze ans, dirait la même chose. Alors, qu'en penses-tu ? »

Il n'avait pas réfléchi longtemps avant d'accepter puis de s'en aller en lui indiquant l'heure et le lieu de leur rendez-vous. Ce n'était pas dans ses habitudes de prendre des décisions aussi spontanées cependant le discours totalement **désultoire** d'Amélia l'avait amusé et Liam avait réellement besoin de ressentir de la joie.

C'est seulement lorsqu'il s'était retrouvé devant le restaurant qu'il avait été submergé d'une peur bleue. Et si c'était une mauvaise idée ? Mais ses inquiétudes avaient été de courte durée, car la pile électrique arrivait, un grand sourire aux lèvres répandant la bonne humeur autour d'elle. C'était une bonne idée, il en était convaincu.

En fin d'après-midi, après de longues heures à discuter et rire de tout, en passant de l'étrange collection de canards en plastique de Liam à l'obsession malsaine d'Amélia à **claquemurer** des coccinelles, il s'était dirigé vers son appartement avec une certitude en tête. Cette femme allait le guérir et elle avait déjà commencé, car lorsqu'il avait levé les yeux vers le ciel, ses pensées noires étaient silencieuses et seules les paroles d'Amélia lui revinrent.

« Le bleu, c'est la couleur qui fait rêver et qui apaise. Le bleu, c'est l'infinité et la vie. »



La toile

Bonheur. Aujourd'hui, Sophie se lève de bonne heure. Le ciel bleu et éclatant, ses cheveux châtain brillent au moyen des rayons lumineux. Près du tiroir de la table basse, Sophie se retrouve. Des dessins, croquis et peintures, bref, tout ce qu'elle aime. Elle s'élanche sur sa chaise en bois et se met à sortir la gouache et les toiles.

De l'autre côté de la ville, Victor court, le visage dégoulinant ... Il accélère sa course, car le rendez-vous avec Sophie est fixé à l'aube. Mais le jour va bientôt s'approprier les premières lueurs du Soleil. Victor, décidé, ne veut pas rater ce moment, ce rendez-vous, même si selon

lui, il n'a aucun espoir. Il veut juste la voir, l'admirer, la contempler, elle, et rien qu'elle. Il est certainement amoureux, en somme, passionné. Pour le caveur la **truffe** est le trésor parmi les champignons, comme pour Victor, Sophie est une perle rare au milieu des autres filles.

Une toile, puis deux, puis trois. Sophie s'adonne avec acharnement à cette tâche méticuleuse. Elle sélectionne avec soin les tons de bleu à utiliser. Du cyan au bleu Klein en passant par l'azur, Sophie prend connaissance de l'histoire de cette couleur magnifique. Les yeux, le regard et la couleur, c'est ce qui donne vie aux peintures : elle ne doit pas se rater. Soudain, son téléphone vibre ... Cette vibration percutante, bruyante n'a pas d'effet sur elle.

Submergée par son art ; elle fait défaut à ceux qu'elle aime. Sophie est en extase, sa chaise dure avant, devenue maintenant fondante, puis moelleuse et très commode, la propulsera vers de longues heures agréables ...

Empressé, impatient, Victor attend l'amour de sa vie. Il l'appelle, une, deux, trois, quatre, même cinq fois, mais en vain. Elle préfère décidément ses peintures à lui.

Victor aime Sophie mais elle le déçoit. Il se dit qu'elle a encore dû l'oublier. Son agacement et sa nervosité atteignent un niveau supérieur. La tension monte. Par un instant de rage, Victor, furieux, ne peut extérioriser ses émotions. Alors c'est à son esprit, de se mettre en scène. Des pensées interdites s'éparpillent

subrepticement. Après ses idées folles et **désultaires**, lui revient la raison. Sa colère laisse place à une initiative. Il décide de se diriger vers chez elle, vers chez celle qu'il aime, malgré qu'elle l'ignore. Il toque à la porte, personne ne répond.

Alors, il prend son courage à deux mains et s'approche de la poignée...

De l'autre côté, Sophie se fond sous son art. Elle baisse un instant la musique lorsqu'elle entend un bruit. Trop bas. Cette légère sonorité trop infime pour lui paraître réelle.

Victor, d'un pas décidé, ouvre la porte et ... découvre Sophie, imprégnée, en train de terminer la plus belle œuvre de sa vie ! Subitement, Sophie est éjectée de sa bulle artistique. Médusée en voyant Victor, elle est bousculée par l'immédiateté de son arrivée. Victor est abasourdi en apercevant sa petite amie. La surprise est réciproque. Victor s'approche, bouche-bée.

Emerveillé et épris, il s'avance vers la source envoûtante de ses pulsions et du battement de son cœur. Il reste figé un moment, vers Sophie.

Ensuite, Victor accède à la toile, c'est son **miroir**. Il s'arrête un moment sur la finesse et les détails réalistes et frappants. Sa vision se recentre vers son visage, il reste figé. Figé sur ses yeux étincelants et perçants. Ces yeux bleus et profonds, semblables à la nuit étoilée de Van Gogh, font allusion à la mer qui submergerait ses iris d'amour et d'harmonie.

C'est ce même **bleu**, cette couleur pleine de vie, qui les avait fragmentés et qui, le temps d'un instant, les unit.

1^{er} Prix
Ambre BERNARD DUFLOS



La course automobile

Un jour, une voiture bleue passionnée de course décida d'exercer sa passion. Elle enchaîna plusieurs courses et elle gagnait toujours. Les autres voitures étaient jalouses de sa réussite et faisaient tout pour la faire perdre mais la voiture le savait et réussissait toujours à vaincre leurs pièges. Un jour, la voiture n'était pas très bien physiquement et mentalement car elle avait une roue crevée. Ce jour-là, la voiture avait donc fait attention au piège que lui avaient préparé ses camarades la veille, alors que c'était une course très importante à ses yeux et suivie à la télévision par énormément de gens. La voiture, fatiguée, mal, le moral à zéro, était derrière toutes les voitures et s'en voulait. **Subrepticement**, elle accéléra et se prit au piège. Il y avait un miroir géant en face d'elle, tellement grand qu'elle ne l'avait même pas remarqué. Elle se brisa tout comme le miroir. Les yeux crevés, la voiture fonça dans une église mais la force du bâtiment brisa davantage la voiture. La voiture perdit la vie sur le coup et fut d'abord claquemurée à la casse, puis détruite. Ce que personne ne savait, c'est que la voiture était enceinte. Le bébé voiture était sorti lors de l'accident, comme sa mère elle était bleu ses pleurs étaient des coups de klaxon. Il avait survécu. Les autres voitures, qui avaient posé les pièges, se mirent à harceler le bébé mais celui-ci devint une légende des courses, le plus fort du monde. Il rendait sa maman fière de là-haut et c'est tout ce qui comptait pour lui.



La ferme azur

Tout commence dans une ferme... Michel (le fermier) et Stéphanie (sa femme) étaient à table avec leurs enfants Eliott et Alice.

Michel : « Comment était ta journée, Eliott ? »

Eliott : « ça va, c'était ass... »

Coupé par un bruit, Eliott et ses parents arrêterent de parler. Michel se leva mais plus il s'approchait de la porte d'entrée, plus le bruit était fort. Il ouvrit la porte mais ne vit rien. Michel referma donc la porte. **Subrepticement**, le bruit recommença. Le fermier réouvrit la porte et aperçut un petit cochon assez sale. Il faisait nuit donc au début, le fermier n'avait pas reconnu l'animal. Il décide de prendre l'animal et d'aller le laver, mais plus le fermier le lavait, plus il voyait le cochon se colorer, alors il cria. Pris de peur, le cochon courut dans toute la maison. Eliott et Alice n'apercevaient pas vraiment l'animal qui courait dans le salon. Soudainement, le cochon s'arrêta et se regarda dans un **miroir**. Michel regarda le cochon de plus près et aperçut qu'il avait seulement la **truffe** blanche avec quelques tâches rosées. Eliott et Alice supplièrent leurs parents de la garder.

Michel : « On a déjà suffisamment d'animaux comme ça »

Les enfants : « S'il te plaît !!! »

Michel accepta et répondit : « On peut l'appeler **Bleu** ? »

Plus le temps passait, plus il aimait Bleu. Un jour, Michel se baladait et il aperçut une affiche. Il était écrit « Concours pour chien ». Michel eu donc une idée : une fois rentré chez lui, il dit à sa femme :

« Et si on faisait participer Bleu à un concours ? »

« Quel concours ? » dit sa femme.

« Un concours pour chien ! »

Stéphanie éclata de rire pensant que son mari plaisantait. Quand elle vit qu'il était sérieux, elle le regarda un long moment sans rien dire et lui demanda finalement :

« C'est un concours de quoi ? »

« De parcours » dit un fermier. « Ce cochon est bleu, il a quelque chose en plus et j'aimerais voir s'il peut y arriver. Je vais l'entraîner ! »

Au début, le cochon faisait n'importe quoi, il avait du mal à comprendre le parcours. Le fermier avait perdu espoir. Mais un matin, il se réveilla et il aperçut par la fenêtre le cochon faire le parcours à la perfection. En fait, il suivait les moutons.

Donc le fermier eu une idée. Le jour du concours, il prit Bleu et les moutons. Mais le directeur le refusa. Un juge qui avait vu la scène dit au directeur :

« Monsieur, ça reste des animaux, et si vous êtes sûr qu'ils n'en sont pas capables alors laissez-les vous prouver le contraire ».

Le directeur accepta. Michel se mit sur le terrain où se situe le parcours. Il mit tous ses moutons devant Bleu de façon à ce qu'il les suive. Une fois le parcours fini, le fermier attendit les résultats : il finit 2eme. Le juge qui l'avait défendu vint le voir et lui donna sa médaille. Puis il dit en souriant :

« Vous auriez largement pu gagner si c'était un chien ».

Le lendemain, quand Michel sortit de chez lui, il vit plusieurs journalistes devant chez lui. Bleu était à présent connu. C'était devenu une star. Et il continua de faire des concours avec les moutons.

2^{ème} Prix
Ethan QUERIN



Sous le ciel

Sous le ciel d'un **bleu** profond,
L'océan dense s'étend à l'infini,
La couleur bleue, source d'imagination,
Nous emporte **subrepticement**, légère comme la brise.

Les montagnes se dressent fières,
Leurs sommets touchent le ciel **claquemuré**,
Un bleu intense les entourait,
Comme une étreinte céleste éternelle.

Les yeux d'un bleu profond,
Reflet de la beauté de l'océan, miroir de l'horizon,
Le bleu est la couleur des rêveurs au **miroir**,
Une teinte qui éveille tant d'émotions.

Le bleu, douce mélodie de l'âme,
Peinture de nos songes et de nos espoirs,
Dans cette couleur, l'humanité trouve une trame,
Un univers de paix et d'espoirs.

2^{ème} Prix
Emmanuelle MAIGNEL

Adultes

Délit délicieux

Comme instruments de torture, les escarpins de Pénélope s'avéraient très efficaces. Ses orteils le lui rappelaient à chaque mouvement. Malgré tout, sur ses talons perchée, elle se déplaçait promptement, attrapant un verre à gauche, une bouteille à droite, sans oublier de passer par le seau à glaçons et le bouquet de feuilles de menthe. Le **miroir** derrière le comptoir donnait l'impression aux clients dans la salle que deux serveuses absolument identiques œuvraient simultanément, pour préparer le même cocktail.

Engoncée dans sa jupe cigarette, surmontée d'un chignon crêpé à l'extrême, Pénélope ressemblait à un **bilboquet** géant. D'ailleurs, quand elle passait de table en table avec son plateau, certains clients se permettaient de lui poser une main autour de la taille, mus par une irrésistible envie de jouer. À ce phénomène incongru, la jeune femme ne répondait que par un large sourire, malgré l'envie d'utiliser ses poings plutôt que ses lèvres.

Sans doute plus encore que les gestes, les mots étaient souvent plus blessants. En fin de soirée, accoudé au comptoir, un type d'âge mûr lui assénait des paroles de plus en plus malveillantes. Après avoir passé en revue le supposé faible niveau d'études de la jeune femme (« Franchement, si t'avais bossé un peu plus à l'école, tu serais pas là, on est d'accord ? ») et sa classe sociale forcément très moyenne (« Allez, tu touches quoi, mille balles ? Et t'habites dans un trou à rat, c'est ça ? »), le goujat en puissance s'attaquait maintenant à sa plastique :

C'est marrant, ton corps, on dirait qu'il a été livré en kit !

Pardon, monsieur ?

Non mais, regarde-toi ! Ta tête va pas avec tes seins, elle est beaucoup trop grosse ! Et je parle pas de tes hanches, je vois pas comment elles ont pu rentrer dans une jupe aussi étroite ! Ah si, je sais : la jupe, elle est cousue sur toi, c'est ça ?

Comme c'est malin, monsieur. Je vous ressers quelque chose ?

Allez, tu peux m'appeler Charles, si ça te chante ! Et remets-moi un lagon bleu, à la santé de ton physique moyen, ma belle !

En ponctuant ces deux derniers mots de guillemets invisibles en l'air, de ses gros doigts boudinés, le quinquagénaire asséna à la jeune serveuse un clin d'œil libidineux qui mettait en valeur ses pattes d'oie et autres rides prononcées.

Plus que ces attaques verbales, Pénélope avait une sainte horreur de cette manie de traduire en français le nom des cocktails mythiques. Entendre prononcer « Marie sanglante » lui donnait même des envies de meurtres. Professionnelle, elle se retourna et se lança dans la confection d'un *Blue Lagoon*, au bas mot le septième pour ce client catégorie poids lourds. Très lourd. Face au miroir, elle jetait parfois un coup d'oeil derrière elle, et s'assurait que Charles n'avait d'yeux que pour ses fesses. Son verre avalé, le client passablement éméché invita rapidement Pénélope à passer chez lui,

« histoire de bien finir la soirée ». Bien que cela fût contraire à ses habitudes, la jeune femme accepta. L'occasion était trop belle et le service presque terminé, de surcroît. Après avoir prévenu sa collègue, elle suivit Charles sur le parking, et lui proposa de conduire. L'amateur de boissons bleutées accepta sans broncher, trop ivre pour prendre le volant, mais encore assez lucide pour le reconnaître.

Arrivés à bon port, la jeune femme gara la grosse berline dans une allée gravillonnée menant à une villa moderne aux faux airs de Gatsby. Elle aida Charles le magnifique à s'extirper de sa voiture. Ils remontèrent l'allée ensemble, Pénélope bénissant le fait d'avoir enfilé des baskets avant de quitter le bar. En talons, soutenir cet homme proche du quintal tout en marchant aurait été impossible.

Déjà huit heures du matin. Dans le salon, Pénélope avait bien dormi, enroulée dans un plaid sur le canapé en cuir de Charles. Lui s'était assoupi dès qu'elle l'avait lâché devant son lit : il s'y était écroulé comme une masse informe, et s'était mis à produire des ronflements dignes d'un vieux moteur encrassé. Tout l'alcool ingurgité la veille n'y était bien sûr pas étranger.

Soudain, Charles bailla bruyamment depuis la suite parentale située à côté puis se leva pour se rendre aux toilettes, dans le cabinet attenant. Se firent ensuite entendre un bruit de miction dans la cuvette des WC, puis un cri de bête, sans aucun doute poussé à la vue de la couleur inattendue de cette production matinale.

La jeune femme, quant à elle, prononça un discret « Yes ! » de satisfaction. Elle n'aurait raté ce moment pour rien au monde. Elle chaussa ensuite ses baskets, attrapa son sac à main et sortit de la villa pour se diriger vers un arrêt de bus tout proche.

Chemin faisant, Pénélope pensait aux deux petits ingrédients magiques **subrepticement** ajoutés au dernier *Blue Lagoon* de Charles, et en particulier à leurs effets notoires : tout d'abord, une petite dose de somnifère à usage vétérinaire, pour calmer les ardeurs du malotru. Ensuite, pour finir en beauté, plusieurs centilitres de **bleu** de méthylène, dont le principal inconvénient, quelques heures après ingestion, était de rendre les urines vertes plusieurs jours durant.

Pénélope était fière d'elle. La fin justifie les physiques moyens.

Hématomes

Le **miroir** renvoie à Moïse un reflet qui ne lui plaît pas. Outre des rondeurs qui l'obsèdent et un visage caché derrière des lunettes trop sages, le jeune corps tuméfié, couverts de bleus et d'égratignures interpelle sa sensibilité. Le garçon de douze ans regarde ces incongruités tatouées sur la peau pour quelques jours, il appuie légèrement sur les ecchymoses comme s'il voulait vérifier la réalité de son cauchemar avant qu'une grimace ne déforme sa bouche gercée.

Depuis un peu plus d'un an, Moïse est harcelé à l'école primaire puis au collège, ses journées s'écoulent au ralenti, ses souffrances aussi. Moïse est un garçon peu bavard et discret, il reçoit les coups de certains de ses «camarades» sans broncher, il encaisse les injures, les moqueries sur son prénom et les commotions, il ravale sa haine, sa peur, il essaye de ne montrer aucun de ces sentiments à ses bourreaux, les brimades pleuvent tous les jours. Aux attaques aigües de la pointe d'un compas dans le dos durant les cours s'ajoutent les pincements et les «béquilles» sur les bras, les croche-pieds succèdent aux bousculades. Ce soir, des taches cyanosées marquent le ventre mou du gamin.

L'idée de se rendre au collège tous les matins terrorise Moïse, mais il ne dit rien à personne. Ses parents sont divorcés, il vit chez son père qui est souvent absent, absorbé par son travail.

Moïse cache ce corps martyrisé au regard d'autrui, il garde ses bleus pour lui, ses blessures sont intimes, secrètes, la honte est son quotidien, elle le poursuit, l'enveloppe. Les coups les plus forts sont portés à son âme où les **bleus** sont indélébiles, inscrits dans son histoire à jamais, son estime de soi est bosselée, fracturée.

La seule solution qu'il ait trouvée est de se **claquemurer** dans sa chambre où les malfaisants sont bannis. Ce refuge permet quelques trêves quotidiennes à Moïse, des vieilles peluches boulochées trônent sur son lit, un **bilboquet** est abandonné sur une étagère en bois, des bandes-dessinées sont entreposées ça-et-là. Depuis de longs mois de calvaire, le grand miroir reflète l'image d'une fenêtre ouverte sur un ciel devenu gris.

L'enfant a appris à déployer des stratégies pour affronter les attaques de ses harceleurs : parfois il feint l'indifférence à la douleur des coups dans le but de lasser le sadisme de ses bourreaux, à d'autres moments il s'emploie à pratiquer l'humour afin de les déstabiliser.

Dans les deux cas, Moïse, tente de casser le pouvoir de ses agresseurs un instant pour s'offrir une pause salvatrice. Lorsque ces tactiques ne fonctionnent pas, la victime se réfugie dans les toilettes souillées du collège le temps des récréations ou des interclasses, il se cache derrière une porte sur laquelle est inscrite au stylo la haine à son encontre. Face aux sales calomnies tracées sans goût dans cet antre puant, il se fait discret afin de ne pas attirer l'attention.

Sa vie est machée, tuméfiée, son regard est terni, la vie en rose s'est métamorphosée en cauchemar violet. **Subrepticement** le mal-être a gangréné l'esprit de Moïse, les passions tristes ont gagné la tête de turc. Sa vie n'a plus de sens ni d'intérêt, les humiliations ont remplacé l'amusement. Cet enfant qui était jovial, bon copain, s'est métamorphosé malgré lui en **truffe**, en souffre-douleur, en bouffon. Dans la glace de sa chambre, ses yeux humides ne perçoivent plus de lui qu'un jouet malheureux, le désespoir ronge lentement les émotions de Moïse dont la légèreté et l'insouciance rouillent sous l'assaut des coups.

Ce soir-là, le père de Moïse rentrera tard, trop tard. La solitude gagne l'enfant prostré dans sa chambre, le blues est en train de gagner la bataille, il s'insinue dans les moindres interstices de son cerveau, il pénètre toutes les failles de son être fragile pour atteindre le cœur de son cœur, les plus grandes profondeurs de son être.

A présent, Moïse est allongé sur le dos, il fixe le plafond de sa chambre et paradoxalement un flottement envahit les lieux, le bleu des commotions imprimé sur sa peau semble s'adoucir légèrement, un pâle sourire éclaire le visage rond, comme une solution ou une issue qui se dessineraient sur la toile de son futur, qui repeindraient le ciel en bleu.

L'enfant quitte l'appartement de son père en pyjama, il referme la porte derrière lui et gravit les deux étages supérieurs de l'immeuble pour accéder au toit-terrasse. La nuit est tombée, elle est douce, les étoiles qui scintillent guident Moïse les pieds nus vers son destin. Il avance, léger, le regard sec et déterminé jusqu'au bord du précipice. Il stoppe son cheminement quelques secondes sur l'arête du bâtiment où le vide et l'immensité de l'espace s'offrent à lui, puis tel un somnambule qui doit poursuivre sa route, Moïse fait un dernier pas dans les profondeurs de la nuit **bleue**

...

Aquareller la terre

J'aimerais peindre les Mots
Croquer
La Vie
Par petites touches la sculpter
Couches après couches
Esquisser
L'infime
Modeler une fresque gigantesque
Universelle
Partagée

J'aimerais peindre avec les Mots
Les Folies du Monde
Au couteau
Les tailler leur donner de l'épaisseur
Creuser
Jusqu'en leur cœur
Les caresser sous la soie du pinceau
Dévoiler leur lueur
Effeuille leur densité effleurer
Leur légèreté

J'aimerais émailler les maux les douleurs
D'un camaïeu de couleurs
Épurer les pigments
Des profondeurs
Enraciner les ombres
Mystères d'où surgit la lumière
Cisailler les failles
A l'Art du Kintsugi
D'un surjet d'or cicatriser
Les fêlures

J'aimerais nuancer la palette des Mots
Jouer au **bilboquet** avec les Verbes
Les désarticuler les imbriquer
Cueillir accueillir recueillir leurs désirs
Texturer la Parole
Qu'elle soit
Au Commencement
Expulser
Enfanter
Créer

J'aimerais gorger de Vermillon
Mes lèvres mes mots
Ma chair mon âme
Mes entrailles
Insuffler l'oxygène
De mes veines et de mes artères
À la Vie
Qu'elle vibre qu'elle pulse
Cœur à cœur
Sang pour sang

J'aimerais saupoudrer de Safran
Les corolles des tournesols
Le beurre
Les boutons d'or
Illuminer de miel
Le soleil les abeilles
Rehausser d'ocre les déserts arides
Au creux de mon intime sur la toile
céleste
Faire scintiller
Les étoiles

J'aimerais farder de Noir
Les mots secrets du soir
Lovés dans la bouche de ma mère
Et glissés au creux de mon oreille
De mon chien caresser la **truffe** chaude
Charbonnée
Fureter dans le noir
Profond des tiroirs
Contempler la lumière de l'outre-noir
Les reflets argentés d'un **miroir**

J'aimerais baigner de Bleu
Les flots de l'océan
Ressourcer les cascades
Irriguer rus et ruisseaux abreuver lacs et
lagons
Glaner l'Indigo à l'horizon
Saisir l'Azur
Distiller le Ciel et l'Eau Marine
Et aquareller la Terre
De **Bleu**
De Merveilleux

Les yeux bleus de Béatrice

Si vous pouviez savoir aussi ce que je vois
Quand je glisse en secret sur l'eau de ses pupilles
Comme un voilier paisible ou chargé de pavois
Qui gagnerait bientôt les anses des Antilles !

Il suffit d'un regard et je quitte le quai
Et la darse étouffante et qui me **claquemure** :
La boule ballottée d'un joyeux **bilboquet**
N'en bat pas plus gaiment sa première mesure !

Je devine à travers des vergues et des mâts
Et le **miroir** serein que me tend la mer haute,
Brûlé par le soleil d'éblouissants climats,
Le ruban fastueux d'une lointaine côte.

Le mouvant horizon ne paraît pas plus pers
Ni les lagons glorieux jamais aussi turquoise
Que sur ses yeux pensifs où longuement je croise...
... Où bercé par le vent, malgré moi, je me perds !

Je lève en navigant les savants camaïeux
De rayons outremer et de teintes plus sombres
Dont l'azur de la mer et le cyan des grands cieux
Jalousent les clartés ou les secrètes ombres.

Ses yeux prennent l'éclat somptueux du saphir,
Des opales encore ou des aigues-marines
Où de clairs alizés sans bruit feraient bouffir
Mes pensées tour à tour joyeuses ou chagrines.

Et quelquefois encore un peu de ce violet
Qu'on prête à l'océan quand le soleil s'y couche,
À l'heure où mon amour tendrement se complaît
À passer savamment au rouge de sa bouche.

Je partage parfois l'espace d'un regard
Si **subrepticement** portant mes plus doux songes,
Le destin singulier tant qu'il n'est pas trop tard,
Des pêcheurs de trésors, de perles ou d'éponges.

Et peut-être qu'un jour prochain je m'y noierai,
Emporté par l'élan de vagues plus profondes
Qui ne me laisseront que le puissant regret
Des caresses du ciel, des vents chauds et des ondes.

Car je m'enivre trop des mouvantes couleurs
De ses regards pareils au galbe d'une lame,
Pour n'en pas redouter de soudaines douleurs...
- Et les bleus de ses yeux seront ceux de mon âme..

Le marchand de couleurs

Une femme d'âge mûr, aux formes généreuses, se présente, accompagnée de son petit animal de compagnie aux oreilles pointues et à la **truffe** noire, dans l'une des dernières drogueries à l'ancienne de Paris sur la vitrine de laquelle il est inscrit en grandes lettres dorées : spécialiste des couleurs, maison fondée en 1809. Elle est reçue par le patron, un homme d'une cinquantaine d'années, d'apparence frêle, cheveux de jais coupés courts, raie au milieu et fine moustache.

L'épaisse blouse grise en lin, à larges poches compartimentées, qu'il porte rend sa mine encore plus grave mais lui permet d'y ranger **subrepticement** le **bilboquet** auquel il s'exerce durant les heures creuses. Des boiseries séculaires se dégagent des effluves d'encaustique mêlées de térébenthine.

Bonjour Monsieur, je voudrais un pot de peinture **bleue**, pour peindre un petit meuble.

Bonjour Madame, oui mais quel bleu ?

Oh, ça n'a pas d'importance, n'importe quel bleu me conviendra...

Madame, pardonnez le style **désultoire** du propos qui va suivre, mais vous l'avez peut-être lu sur la vitrine, nous sommes experts en couleurs depuis sept générations. En ce qui me concerne, je suis diplômé de l'académie de colorimétrie de Sienne en Italie, alors comprenez que je ne peux pas vous vendre "n'importe quel bleu", par déontologie, et puis ce serait contraire à toutes mes convictions.

Les couleurs sont chargées de symboles, si je vous vends un coloris pour un autre, vous risquez dès lors de le regretter longtemps et me reprocher de ne pas vous avoir suffisamment avertie. Aussi je dois m'efforcer de satisfaire au mieux vos besoins et donc vous attribuer la bonne nuance pour cela.

Vous savez pour moi, un bleu est un bleu, quelque soit la teinte, ça reste du bleu. Et comme la chaise en bois que je veux peindre doit être installée dans une chambre à la tapisserie bleue, un simple bleu suffira.

Madame, chaque couleur reflète un sentiment, l'une exprimera l'espoir, l'autre la passion, ou la douceur, la colère, la joie, la trahison ou bien la perfection... Et au sein de chaque grande catégorie de couleurs leurs nuances offrent une palette encore plus complexe de valeurs affectives qu'il convient de différencier et d'en comprendre les effets ou l'influence sur votre humeur. Une couleur que l'on adopte est un peu comme le **miroir** de l'âme...

Ne vous tracassez pas, tout m'ira. Donnez-moi le premier pot de bleu qui vient et puis voilà !

Madame, en entrant dans ma modeste boutique vous avez fait le choix de vous adresser à un professionnel. Alors permettez-moi d'exercer mon art pleinement en vous conseillant le meilleur produit répondant à vos attentes. Et même si vous ne savez pas précisément quelle sera la tonalité la plus appropriée, laissez-moi vous guider, j'aurai alors le sentiment d'avoir bien fait mon métier !

Mais, c'est que je n'ai pas vraiment d'idée précise et que je n'ai pas trop le temps...

Alors je vais m'efforcer de faire vite. Quel est le coloris de votre tapisserie ?

En fait elle comporte des motifs bleus de scènes pastorales sur un fond blanc, avec des personnages, des moutons, des ânes... Nous ne l'avons pas choisie, elle était déjà là quand nous avons acheté la maison.

Je connais, il s'agit d'un papier peint toile de Jouy au décor datant du XVIIIe siècle. Il en existe des bleus clairs ou des bleus foncés. Le vôtre est comment ?

Clair je crois...

Vous voyez, on avance finalement. Et quelle impression voudriez-vous que le meuble renvoie ?

J'avoue que je n'y ai pas réfléchi. Mais je voudrais que ça fasse bonne impression...

Comme la couleur que vous choisirez exprimera une sensation ou une émotion, il conviendra d'en choisir sa nuance avec soin pour que le résultat final vous satisfasse. Par exemple le bleu nuit symbolisera : unité et abstraction, le bleu cobalt : pureté et opulence, le bleu outremer : sérénité et tranquillité, le bleu azur : grandeur et détermination, le bleu canard : quiétude et équilibre, le bleu céleste : foi et liberté, le bleu cyan : sagesse et énergie, le bleu dragée : douceur et spiritualité...

Levant les yeux au ciel, la dame commence à montrer quelques signes d'impatience. Chaque nuance se distingue des autres par les impressions qu'elle renvoie, reprend le marchand. Le bleu indigo se révèle oriental et exotique, le bleu marine : formel et infini, le bleu ciel : léger et lumineux, le bleu roi : vibrant et élégant, le bleu turquoise : fluide et rafraîchissant, le bleu de Prusse : précieux et profond, le bleu lavande : poétique et envoûtant, le bleu arctique : relaxant et glacial, le bleu ardoise : subtil et sophistiqué, le bleu électrique : vif et audacieux, le bleu égyptien : mystérieux et puissant, le bleu givré : nacré et velouté...

La cliente allait s'exprimer, mais le "spécialiste" reprend de plus belle son monologue.

Tout coloris a son caractère propre, par exemple le bleu de France s'avère protocolaire, le bleu denim : subtil, le bleu de minuit : crépusculaire, le bleu Klein : intemporel, le bleu paon : irradiant, le bleu Majorelle : intense, le bleu pétrole : moderne, le bleu persan : vigoureux, le bleu matin : ombrageux ou le bleu fluorescent : brillant...

Je pourrais vous en parler pendant des heures, car comme la majorité des français, le bleu est ma couleur préférée, peut-être parce qu'il inspire confiance. Il est souvent considéré comme un symbole de paix, de vérité, de loyauté, de sécurité, d'espoir, de calme, de volupté, de limpidité, de fraîcheur, d'évasion, de tendresse, de rêve, de détente, de plénitude, d'harmonie, d'intemporalité, de richesse, de raffinement, mais aussi de mélancolie, voire de tristesse. Et puis le bleu stimule l'imagination, il favorise la concentration, la créativité. Le bleu agrandit visuellement l'espace et crée des contrastes forts en décoration.

Pour mieux illustrer son cours "magistral" il monte sur l'estrade, et se tenant à la rampe métallique comme à un pupitre, il entame un discours avec les gestes amples d'un conférencier... La couleur ne se révèle que lorsqu'elle entre en vibration avec la lumière. C'est la sensation subjective...

Soudain la dame, bouillant comme une cocotte-minute, l'interrompt, main tendue face à lui. Vous voyez, lui dit-elle d'une voix de cantatrice, moi je suis plutôt une instinctive. Je n'entends rien à tout ce qui est théorie ou science des couleurs. Mais "j'aime ou j'aime pas". Et il ne me faut pas trois heures pour décider et je vais vous le prouver ! Regardez, je me retourne là sur ce mur de pots de peinture, je vais vous montrer celui qui me plaît le plus et mon choix sera fait.

Le maître stupéfait descend de deux marches sur le plancher des hommes ordinaires... La dame scrute alors le mur coloré, sous l'œil incrédule du marchand, tend le doigt, hésite trois secondes dans un mouvement circulaire et pointe un pot dans le coin droit de l'étagère inférieure.

Celui-là dit elle d'une voix enjouée. Donnez-le moi, il fera parfaitement l'affaire ! Stupéfait par une telle désinvolture et décontenancé par la démarche, il répond fébrilement :

Mais Madame, c'est un vert, pas un bleu, un vert céladon !

Peu importe, c'est exactement ce que je recherchais et ça ira parfaitement dans notre pièce. Dépit le marchand s'exécute, sort le pot d'un demi-litre et le pose sur le comptoir en bredouillant.

Voilà ça vous fera 27,60 €, oubliant de lui proposer un autre article en complément.

Merci beaucoup mon brave, réplique la dame après avoir posé un billet orange sur le comptoir. L'académicien des couleurs reste coi. Il fixe avec perplexité sa cliente puis lui rend la monnaie. Pourtant elle semble plutôt satisfaite puisqu'elle s'adresse à lui avec un large sourire.

Quel plaisir d'être aussi bien conseillée. Je ne manquerai pas de recommander votre établissement à mes amis. Il n'y a pas à dire c'est quand même mieux d'avoir affaire à un vrai professionnel ! Cette remarque finit d'achever notre homme déjà en plein doute sur son noble métier. Au revoir Monsieur, dit la dame en tirant son pinscher nain vers la sortie. À votre service Madame, répond le marchand encore troublé mais fermement décidé désormais à **claquemurer** ses fameuses convictions dans les oubliettes du code du commerce.

Le grand restaurant

- Quelle cuisson pour votre steak, Monsieur ?
- J’aimerais un steak **bleu**, s’il vous plaît.
- Non, sérieusement, comment souhaitez-vous manger votre steak ?
- Je vous l’ai dit, bleu.
- Écoutez, Monsieur, la salle est bondée, nous sommes débordés, je n’ai vraiment pas le temps de plaisanter, dites-moi comment vous voulez que le cuisinier prépare votre viande ?
- Vous être nouveau dans le métier, apparemment ?
- C’est vrai, on pourrait même dire que je suis un bleu, mais là n’est pas la question...
- Allez me chercher un autre serveur, plus expérimenté ! coupe le client.

Arrive un second serveur, slalomant entre les tables, pressé, bougon, contrarié d’être dérangé.

- Bonjour, il y a un problème ?
- Je commande à votre jeune collègue un steak bleu, voilà ce qui semble poser un problème.
- Vous voulez manger un steak bleu ? Décidément on aura tout entendu ici. Et les frites vous les aimez comment, vertes, rouges, ou violettes avec des rayures roses ? Le client blêmit, se demande dans quel restaurant il est tombé, mais insiste courageusement :
- Vous ne savez pas ce qu’est un steak bleu, vous non plus ?
- Ici, Monsieur, nous servons de la viande rouge. Chez certains concurrents, qui la font trop cuire, elle est probablement noire. Chez d’autres, peu soucieux d’hygiène ou de dates de péremption, elle est sans doute marron, voire verdâtre. Chez les Anglais d’à côté elle baigne dans la sauce à la menthe et elle est vert-fluo. Mais vous êtes ici dans un établissement respectable, nous ne servons que de la viande fraîche, naturelle et bien rouge. Aucun colorant alimentaire, artificiel ou synthétique, tout est normal chez nous. Et j’ajoute que toutes nos viandes sont françaises, Monsieur.
- Françaises, mais attention, pas bleu, blanc, rouge, précise doctement le premier serveur.
- Ça suffit, jette le client, horripilé, je veux voir le patron immédiatement !

Arrive le directeur du restaurant, soucieux, méfiant, mais diplomate.

– Bonjour Monsieur, vous avez demandé à me voir, quelque chose ne va pas ?

– Oui, la plaisanterie a assez duré, je voudrais manger un steak bleu. Est-ce possible chez vous ?

– Un steak bleu, Monsieur ? C'est beaucoup demander. Vous m'auriez dit du choux rouge, vert ou violet, des poivrons jaunes, verts, rouges, des **truffes** noires, brunes ou blanches, des radis roses, des radis noirs, des crevettes roses, des crevettes grises, du jambon blanc, à la rigueur du jambon de Parme... mais de la viande bleue, vous n'y pensez pas, Monsieur, nous avons trop le respect du client pour nous abaisser à de telles fantaisies.

– Si vraiment c'est la couleur qui vous plaît, glisse **subrepticement** le premier serveur, on a du Bleu de Bresse.

– Moi, intervient une cliente de la table voisine, la bouche encore pleine, on m'a servi une truite arc-en-ciel avec des pâtes multicolores, vous devriez essayer, ça vaut tous les steaks du monde.

Même les plus bariolés, glousse-t-elle en terminant son plat.

– Allez me chercher le chef cuisinier ! exige le client, faisant fi de ce bon conseil.

Arrive le chef cuisinier, immense, rougeaud, transpirant, gras, enfariné, ensanglanté, courroucé, serrant dans sa main un couteau visiblement destiné à désosser les mammoths.

– Que se passe-t-il à cette table ?

– C'est un client qui en fait voir de toutes les couleurs, risque quelqu'un dans la salle.

Soudain tout le monde retient son souffle, car passe en zigzaguant une serveuse, tenant d'une main en équilibre au-dessus de sa tête un plateau chargé d'une pyramide de verres et de tasses.

Le danger s'étant éloigné, le client tente d'amadouer le cuisinier et supplie :

– Pour l'amour du ciel, chef, puis-je espérer que vous me serviez un steak bleu ?

– C'est pour ça que vous me sortez de mes fourneaux en plein coup de feu ? aboie le cuistot. Pour un steak bleu ! Vous croyez qu'on s'amuse ici ? Vous pensez que je joue au **bilboquet** dans ma cuisine ? Et vous le préférez comment votre steak bleu ? Bleu clair, bleu turquoise, bleu indigo, bleu marine, bleu azur ou bleu pétrole ? Vous êtes quoi, vous, daltonien, humoriste, clown, provocateur, ou complètement fou ?

Le cuisinier s'échauffait de plus en plus et l'inquiétude grandissait autour des tables voisines.

– Il est peut-être royaliste... ou gendarme ? suggère le premier serveur, qui décidément aime jouer les mouches du coche.

Mais le chef était lancé, plus rien ne pouvait l'arrêter. Gesticulant, vitupérant et prenant toute la salle à témoin, il assène au client de manière **désultoire** :

– Dans ma carrière, cher Monsieur, j'ai déjà cuisiné pour toutes sortes de gens : à un banquier j'ai servi du blé à l'oseille sauce financière, à un roi du bricolage

j'ai préparé un poisson scie et un requin marteau aux clous de girofle, à un champion de trampoline j'ai fait un sauté de kangourou au pop-corn, pour un amateur de miniatures, enchaîne-t-il tout en faisant dangereusement tournoyer son couteau, j'ai réussi des brochettes de lentilles et des petits pois farcis, pour le menu enfant, je prépare du crabe aux pinces d'or et du haddock à l'huile de tournesol...

– Mais tintin pour le steak bleu, ricane le second serveur qui s'est réfugié derrière le comptoir.

– Je dirais même plus... ajoute son collègue, caché derrière lui.

– Mais pour un hurluberlu comme vous, braille le cordon bleu hors de lui, pour un spécimen dans votre genre, je propose une cervelle de moineau à la crème d'andouille !

Et d'un geste malencontreux, il tranche au passage le chignon de la dame à la truite arc-en-ciel.

– Allons, allons, calmons-nous ! s'interpose le directeur, courageux et conciliant, nous allons trouver une solution. Ici le client est roi, il en va de notre honneur et de notre réputation.

Il tente alors avec le client une médiation de la dernière chance :

– Peut-être Monsieur accepterait-il de remplacer son steak bleu par autre chose ? Au menu nous avons des quenelles à la cannelle, des rondelles d'hirondelle, une outarde à la moutarde, des galettes de bettes à la vinaigrette, des oreilles d'abeilles aux groseilles, des lamelles de chamelle à la béchamel ou une magnifique tourte de tortue à la pulpe de poulpe.

– On n'a plus de pulpe de tortue à la tourte de poulpe, grommelle la serveuse, qui repasse en bousculant la table, les bras chargés d'une tour de Pise d'assiettes sales.

– Sinon, hasarde le second serveur, glissant une tête hors de sa cachette, si vous êtes un gros gros mangeur, il nous reste un gorille aux morilles.

– Mais pour un steak bleu c'est râpé, confirme son collègue, les carottes sont cuites et c'est la fin des haricots. De tous les haricots, les verts, les rouges, les noirs et les blancs.

– Enfin, complète le directeur, obstiné, professionnel, stoïque, héroïque, nous avons aussi les plats du jour, qui sont la quiche au kirsch, le borchttch aux bretzels et les quetsches au ketchup.

– Mais si vous voulez un steak bleu, hurle le chef cuisinier déchaîné, écarlate, incontrôlable, alors que tous les clients se réfugient sous les tables dans un cataclysme de chaises renversées et d'assiettes brisées, si vraiment vous voulez un steak bleu, sortez d'ici et traversez la rue. Le restaurant d'en face vous plaira, il est tenu par des Schtroumpfs.

Prix ABS
Florence RIGAUD

Adultes

Au bal des demoiselles

Premier jour

Une bien étrange brindille volette dans le jardin. Elle a la taille d'une allumette, de longues ailes translucides et des yeux globuleux en guise de couvre-chef. Son corps est bleu. **Bleu** poudré. Un bleu clair de fard à paupières, très légèrement nacré. Sa silhouette effilée rappelle celle de la libellule mais c'est une demoiselle, gentiment dénommée l'agrion jovencelle ou encore l'agrion fillette, l'Amélie, la Sophie... L'entomologie s'octroie parfois des petites fantaisies !

Sans sa couleur inouïe je n'aurais pas identifié, ni même remarqué, cet insecte. Pourtant, le bleu est certainement la teinte la plus présente sur terre ; depuis la nuit des temps, notre planète s'enroule dans un drap de soie bleue. Le bleu du ciel, des mers et des océans, le bleu qui rend la vie possible. Un bleu, du reste, tout à fait discutable puisque ni l'air, ni l'eau ne sont réellement bleus ! Ces bleus immenses, intenses, s'évaporent sitôt qu'on les observe mieux. De près, l'eau devient transparente, l'air demeure invisible et la pluie paraît grise. Oui, mais partout où il fait beau, il fait bleu ! Le bleu est une constante aux quatre coins du globe.

Toutefois, le bleu reste assez rare dans le règne animal. Bien sûr, j'ai déjà vu quelques jolis oiseaux se pavaner fièrement dans leur livrée bleu roi, des poissons bleus, aussi, avec ou sans écailles, et des papillons aux ailes bleu lavande, mais les autres espèces revêtent, en général, les tonalités sobres des roches et des argiles.

Alors cette demoiselle, qui plane gracieusement, là, juste devant moi, me semble singulière dans son habit de fée. Si tant est que le bleu soit la couleur des fées parce que, du bleu, j'en ai toujours porté sans pour autant apprendre une seule formule magique. Dès la petite école, dans mon tablier bleu, j'assimilais plutôt des bases d'arithmétique, le passé composé et la grande épopée de Vercingétorix.

Tandis que je me perds en pensées **désultaires**, trois autres demoiselles se glissent **subrepticement** à mes côtés, toutes du même bleu, exactement. Ce bleu pâle délicatement moiré. Elles dansent, les séraphines. Elles dansent librement et leur message est clair : le bleu n'est pas réservé aux garçons !

Deuxième jour

Mes demoiselles sont de retour. Elles volent tous azimuts dans le printemps naissant. Je dénombre, à grand peine, douze spécimens strictement identiques.

Malgré l'extrême désordre de leur danse effrénée, j'imagine qu'elles se voient en **miroir** les unes dans les autres. L'uniforme est de mise, comme en cour de récré...

Me voici à nouveau en blouse bleu craie, tenue règlementaire d'un très lointain passé que ces belles demoiselles viennent me remémorer, avec, naturellement, les parties de chat perché, les marelles improvisées, l'encre séchée dans le plumier et les crayons fraîchement taillés.

Je me souviens surtout d'avoir foncé, plus tard, tête baissée, dans le raz-de-marée bleu qui submergeait déjà les collèges, les lycées et les facultés : un certain bleu de Gênes nuancé de cobalt. Très loin d'être royal, ce bleu de travail, ce bleu trivial, repoussait vaillamment le tartan, le vichy, le chiné, les chevrons, et puis, dans la foulée, la jupe plissée, le tailleur droit, le mini rikiki, le maxi bariolé et autres dictatures. Le blue-jean, donc, et son parfum subtil de rêve

américain, s'invitait dans toutes les garde-robes, comme un objet sacré. Droit, évasé ou fuselé, avec revers, ourlets ou zippé, toujours riveté, toujours bleu. Le bleu délibéré. Le bleu de la liberté. Du bleu quand même...

Je suis d'un œil distrait mes demoiselles diablement occupées à danser. Des demoiselles peut-être bien en jeans délavés. Il ne m'en faut pas plus pour replonger en douce dans les eaux troubles de l'adolescence : nouvelle cour de récré, mixité, une langueur agacée. À l'exubérance succédait l'abattement : « La terre est bleue comme une orange ? Génial ! Il faut l'écrire partout, le crier dans la rue ! ». Et cinq minutes après, on chantait Les Mots bleus, de la buée plein les yeux... Bref, nos petits cœurs friables passaient du rire aux larmes dans des blue-jeans usés jusqu'à la trame. Voilà pour les années fleur bleue !

Troisième jour

Trente demoiselles, au moins, zigzaguent dans le jardin, éclaboussant de bleu la rosée du matin. Elles s'égaillent dans la brise sans émettre aucun son. J'ai beau tendre l'oreille, je n'entends rien du tout : pas le moindre bruit d'aile, pas même un bourdonnement. Dans ce silence pesant, la scène est oppressante autant que fantastique. Je m'attends presque à voir surgir mon avatar. Un grand avatar bleu, évidemment ! Mais seules mes demoiselles jaillissent de toutes parts.

Elles forment un halo bleu qui flotte au ras de l'herbe grasse. Je reconnais tout de suite le bleu opalescent des champs de lin en fleur ou des nappes de jacinthes qui jonchent les sous-bois, juste après les jonquilles. Un bleu d'aquarelliste dilué dans l'espace. Je chasse de mon esprit une autre lueur bleue : celle de tous ces écrans qui brûlent nos rétines en nous vendant du rêve pour faire chauffer à blanc nos très chères cartes bleues, jusqu'au dernier denier...

Mes pseudo-libellules continuent d'affluer autour de moi. Je ne peux plus les compter mais je dévore des yeux le fabuleux spectacle qu'elles sont venues m'offrir. L'azur semble se déliter en merveilles insensées : plumes d'ange bercées par le vent, bijoux de pacotille égarés par des dieux, flèches de Cupidon tombées de leur carquois. Elles sont charmantes mes demoiselles sous ce soleil radieux. Elles portent le bleu des jours heureux : un bleu paillette, un bleu layette, un joyeux bleu de vacances d'été.

Quatrième jour

Il fait triste au jardin. Même le ciel s'est noyé dans un bain de mercure. J'espérais retrouver le bal des demoiselles, tournoyant, enflammant l'atmosphère, éclatant de lumière, tel un feu d'artifice. Mais ce matin, plus rien ne bouge, plus rien ne brille, tout juste si une abeille pointe le bout d'une antenne. La nature s'est figée comme au cœur de l'hiver.

Et soudain, une tout autre demoiselle s'aventure dans mes pas. Cette fois, son corps est bleu saphir et ses ailes anthracite mais sa tenue de deuil tire sur le bleu nuit. Décidément le bleu n'est qu'illusion d'optique... Je présume qu'il s'agit d'un caloptéryx vierge. Un nom pareil tient de la punition ! Certaines demoiselles n'ont pas eu l'heur de séduire les savants.

D'ailleurs, je m'en méfie aussi dès le premier coup d'œil ; son faux air de Faucheuse m'a même glacé le sang. Dans sa danse macabre, la chasseresse solitaire a fait taire le printemps. Son allure squelettique enveloppée de ténèbres m'emmène malgré moi vers le soir de la vie. Déjà, des idées sombres se bousculent dans ma tête : je me vois **claquemurée** au fond d'un grand trou noir grouillant de gros vers blancs...

— Vade retro Satana, tu me fiches une peur bleue !

Finaliste
Bruno TELLESCHI

Adultes

Une vie entre deux mondes

Le pire était passé. La blessure saignait encore un peu. Mais la plaie semblait refermée ou presque. Une question de quelques temps encore. C'est ce qu'il se disait chaque matin pour trouver la force de se lever. Chaque soir pour se coucher sans trembler face à la peur d'une nuit sans sommeil. Mais la cicatrice faisait mal. Trop. Et il devait se battre, à chaque instant, pour tenir debout.

Le jour entra dans la chambre, se glissant d'un rai oblique jusqu'à ses paupières encore fermées. Mais il ne dormait déjà plus. Il attendait, couché en boule sur le côté. Il repoussa draps et couverture pour s'asseoir sur le lit. Face à lui, suspendu dans l'armoire ouverte, il était là, depuis trois générations. Son **bleu** de travail, le même que son père et que son grand-père avant lui.

Il ne bougeait toujours pas. Tout ça le dépassait. Il se voyait enfant, à côté de Georges, observant le rituel du départ. La cigarette roulée, casquette sur la tête, les clés de la 2CV, jamais à la même place. Lui finissant son bol de café au lait pendant que son grand-père cherchait partout. Le tiroir de la cuisine au milieu des fourchettes, le canapé, sous les coussins, la commode avec le jeu de cartes et finalement le journal, juste en dessous, posées sur la table basse avec le Télé7jours. Il était l'heure d'y aller. Ils montaient dans la voiture, chacun de son côté. Lui jouait à se faire peur avec la vitre du passager, guettant le moment où elle se rabattrait pour enlever ses doigts. Candeur du petit enfant qui recherche ce qu'adulte il essayera en vain de fuir et qui, au fur et à mesure du temps qui passe, s'imposera à lui comme une gigantesque montagne, l'angoisse de l'avenir. Puis son grand-père le déposait devant l'école avant de continuer vers l'usine. Bleu de travail et caisse à outil avec son nom collé dessus. La même étiquette que son cahier d'orthographe. Juste le prénom qui changeait.

Un passage aux toilettes, un détour par la cafetière et retour à la chambre pour s'habiller. Mais il restait là, debout devant l'armoire qui, chaque matin de la semaine, l'accueillait portes grandes ouvertes. Il redevenait l'adolescent qui, du bout du couloir regardait son père se préparer à partir. Bien plus tôt. L'usine s'était agrandie. Le rythme avait changé. L'ambiance familiale avait laissé place à la modernité. Il fallait comprendre les trois-huit pour tous. La blonde américaine aux lèvres dès le premier pied posé au sol - c'était l'odeur du tabac qui passant sous la porte de sa chambre le sortait du sommeil. Un coup de peigne soigné sur la longue mèche en travers, chargée de repousser l'apparence de l'âge.

Une quête veine encore, une de plus. Les clés de l'Alfa sur la table de la cuisine à côté de la tasse à café bleu émaillée, vide déjà. L'heure d'y aller. La boîte à biscuits et un carré de chocolat. Rien de chaud. Les cinq minutes de plus sous l'édredon se payaient ainsi, en petits déjeuners sautés. Son père le déposait à l'arrêt de bus pour le lycée puis continuait vers l'usine. Bleu de travail et caisse à outil, la même, avec une étiquette collée par-dessus l'autre. Le même nom, toujours, un autre prénom. Dedans les pincettes, tournevis, clé à mandrin et pied à coulisse, vibraient, métal contre métal, au rythme des virages.

Il ne réussissait toujours pas à bouger. Il le fallait pourtant. Le monde du dehors, le pays des autres, l'attendait. Il n'avait pas les moyens de se **claquemurer** derrière sa porte. Pourtant il n'aspirait qu'à cela. Survivre, tant mal que bien, dans son silence. Mais le travail, de bleu vêtu, lui était indispensable. Voilà, il était prêt. Pas de coup de peigne, il ne passait plus devant les **miroirs**. Il n'en avait plus besoin. Dans son monde entre deux mondes, il était seul. Son apparence ne comptait plus. Pour elle oui, il combattait l'univers. Elle n'était plus. Dans les rues où il allait marcher, dans la voiture qu'il allait prendre, dans tous les magasins où il rentrerait pour faire quelques courses, partout où il irait, aujourd'hui comme hier, comme depuis deux ans maintenant, elle ne serait pas.

Il s'assit au volant. Il respirait à peine, les yeux dans le pare-brise. Au dehors le décor ne bougeait presque pas. Un feu tricolore qui passait du rouge au vert, quelques piétons qui faisaient de même en traversant plus ou moins dans les clous, un oiseau puis un autre, un chat gris, sur un muret gris, sur fond de ciel, gris. Il ne prenait plus la caisse à outil. Le progrès, il fallait comprendre l'informatisation, l'avait remise en douce au rayon des objets inutiles. Plus de machines autonomes, moins d'outils et moins de personnel aussi. On l'avait gardé « Eu égard à vos antécédents familiaux ». Pour une fois les trois générations de bons et loyaux services avaient payé. Il avait rangé la boîte, outils compris, au fond de l'armoire, celle du bleu. Les trois couches d'étiquettes étaient bien là, le nom et les trois prénoms superposés. Le sien au-dessus, tout un symbole.

Il gara la voiture loin de l'usine. Il préférait arriver en toute discrétion, longeant le long mur de briques avant de virer en vitesse au niveau du portail principal pour entrer **subrepticement** dans la cour puis dans l'atelier. Il arrivait le premier et commençait à travailler alors que les autres discutaient encore du match de la veille à la télé. Il ressortit à la nuit tombée. Une journée de rien. Des cadrans, des boutons, rouges ou verts, des manettes à pousser ou à tirer, en continu le bruit de la machine, des « comment ça va » des « ça va et toi », la cicatrice, douloureuse par moment et puis voilà. Le retour. Sa porte d'entrée. Son autre monde.

Dans ce monde-là il collectait des images, des photos d'arbres, de fleurs et d'oiseaux, d'endroits où ils avaient marché, ri, dormi collés l'un contre l'autre, des selfis aussi. Celui-ci par exemple, tête contre tête, les pieds dans l'eau. On ne le voit pas mais on le comprend, à l'horizon, derrière, séparant le bleu du ciel de celui de la mer. Une ligne parfaite autant qu'inaccessible. Ensuite il les plastifiait. Avec application, il les choyait. Il les mettait soigneusement sous vide comme pour les protéger, les garder plus sûrement, à l'abri des jours et des semaines et des années. Il en remplissait les murs, une façon de se reconstruire, morceau par morceau, un puzzle de résilience, un espoir. Il avait le sentiment, en faisant cela, de continuer à vivre leur vie au lieu de survivre dans la sienne. Et il voulut le dire.

Alors il se mit à écrire. Des poèmes. Il y versait sa peine. Les mots coulaient et recouvraient ses maux. Parfois cela rimait, ou pas tout à fait, ou pas du tout. Qu'importe, ses bleus à l'âme s'estompaient. Il respirait mieux. Il oubliait, petit à petit, le monde des autres, trop dur pour lui. Son bleu de travail restait dans l'armoire. Il en avait fermé la porte. Par la fenêtre il voyait le bleu du ciel. Le seul qui vaille la peine. Infini.

Il n'écrivait pas pour vivre, maintenant il n'avait plus peur de mourir. Il écrivait pour ne pas la perdre, elle, une seconde fois.

Il était temps, au lendemain de l'aube

Où je venais m'asseoir pour regarder le ciel, Contre la pierre dure et guetter dans la robe Effilée des nuages la moindre trace d'elle.

Il était temps, enfin, que vienne au petit jour

Une brise légère, un souffle, une présence

Une odeur de lavande, un doux parfum d'amour

Qui me dise « c'est moi, cette feuille qui danse »

Il posa son stylo, ouvrit la fenêtre. Dehors, une petite feuille, tout au bout d'une branche, sur un arbre parmi les autres, au coin de la rue, jouait avec le vent. Ils se comprirent.

Finaliste
Quentin EGO

Adultes

Camouflage inversé

Dans la forêt Amazonienne
Loin de toutes les villes humaines
De leur tumulte bétonné
Des bagnoles et de la fumée

Dans une jungle impénétrable
Splendide mais impitoyable
Tout près d'un ruisseau qui gargouille
Vivaient deux charmantes grenouilles

Emma était d'un vert feuillage
Parfaite pour le camouflage
On ne la distinguait qu'à peine
Parmi les herbes et les lichens

Son amie se nommait Aza
Était d'un bleu que l'on ne voit
Que trop bien au cœur du sous-bois
Où les grenouilles sont des proies

Mais très bientôt on entendit
Un son, sifflement assourdi
D'un long serpent arboricole
Cherchant le met dont il raffole

Emma bondit soudainement
Se cacha en un court instant
Pour échapper au prédateur
Et ne pas servir de quatre-heures

Mais Aza resta sagement
Où elle était, et le serpent
La repéra mais décida
De ne pas la gober. Pourquoi ?

Quand le reptile fut parti
Emma rassérénée sortit
De sa cachette et puis posa
La même question à Aza :

**"Vois-tu" répondit celle-ci
"Le serpent m'a vue et comprit
Du fait de ma teinte bleutée
Que j'ai la peau empoisonnée"**

**"Ah bon ?" répliqua sa compagne
"Être bleue fait que l'on t'épargne
Que tu n'as pas à te cacher
Ou à craindre d'être attaquée ?**

**Emma se mit à réfléchir
Au cours d'une nuit sans dormir
Le matin vint, soleil levant,
Notre grenouille avait un plan :**

**"Je vais me colorer en bleu
Et ils n'y verront que du feu
Je ne suis pas empoisonnée
Mais les serpents vont reculer !"**

**Ce plan très vite exécuté
Emma tout à fait transformée
Revint vers Aza pour la voir
Telle un reflet dans le miroir**

**"Et maintenant je suis ton double,
Toute prête à jeter le trouble
Dans l'esprit de nos prédateurs
C'est le pouvoir de la couleur !"**

**Un jeune jaguar justement
S'avavançait subrepticement
Mais voyant les grenouilles bleues
Il repartit le ventre creux**

**"Tu vois, ça marche !" dit Emma
Et avant peu elle se vanta
Auprès de tous les batraciens,
Ce qui n'était pas très malin**

**En effet dès le lendemain
Chaque amphibien se trouva peint
En bleu, enfin, plus ou moins bien
Copieurs au talent incertain**

**Ainsi, la mèche fut vendue
Quand un crapaud déguisé fut
Avalé par un prédateur
Sans qu'il pâtisse de son erreur**

**Serpents, caïmans, jaguars, oiseaux
Se passèrent bientôt le mot :
« La couleur bleue n'indique plus
Le poison, la mort attendue »**

**Quelques jours et puis chacun sut
Comment distinguer à la vue
Par leur forme ou bien à l'odeur
Les grenouilles bleues des imposteurs**

**Et c'est ainsi que notre Emma
Trop confiante, redevint proie
Mordue par un jaguar adroit
Voici ce que lui dit Aza :**

**"Mais pauvre truffe ne sais-tu
Que les bons plans ne marchent plus
Lorsqu'ils sont généralisés ?
C'est pourquoi tu t'es fait croquer"**

**C'est alors que nous apprenons
Qu'une astuce, une solution
Parfois ne fonctionnera pas
Pour plus d'un ou deux ou bien trois.**

Finaliste
Marion BLONDEL ANCELIN

Adultes

Bleu chlore

Mon nom c'est Bleubel. Alors on m'appelle **Bleu**. Ou Bleu-bleu. Mes camarades n'ont de toute façon pas beaucoup d'imagination. Des fois même je me demande s'ils ne sont pas un peu

« limités »... « Limités », c'est le mot poli pour dire qu'ils sont débiles – du genre à gober des billes ou à s'assommer avec un **bilboquet** juste pour rire, vous voyez ? Parce que, visiblement, une fois qu'on a essayé de jouer vraiment trois ou quatre fois sans y arriver, c'est encore ça le plus marrant...

Remarquez, le bleu, moi j'aime bien ça. Il y a plein de belles choses qui sont bleues, je crois. D'abord il y a la mer. Évidemment. Et c'est pas rien, la mer ! Même si celle que j'ai vue cet été, elle était plutôt verte, avec des bandes de gris plus ou moins sombres au loin, on aurait dit l'eau des douches du mercredi. Bon, je l'ai quand même dessinée bleue, pour faire plaisir à Marianne. Marianne, je l'aime bien. C'était la première fois que je voyais la mer, c'était grand. Et bruyant, ah oui ça c'est fou ce que c'était bruyant, j'avais pas imaginé. Sous la pluie, ça aurait pu être joli je pense ; ou avec un peu de soleil qui se serait regardé dedans, qui aurait montré des poissons tout plats et des requins comme dans les documentaires à la télé. Je ne sais pas s'il y a des requins dans la Manche, remarquez... Ce que je peux dire sur la Manche, c'est que c'est froid. Ah oui ça c'est très froid ! Et puis je peux dire aussi que ça pique les yeux le sable que les gros débiles m'ont lancé pour rigoler. Faut quand même être sacrément « limités » pour lancer du sable dans les yeux d'un gosse qui n'a jamais vu la mer.

Et il y a le ciel aussi, qui est bleu, parfois. J'aime pas trop ça, moi. Mais il paraît que c'est joli. C'est Marianne qui le dit. « Un coin de ciel bleu, ça fait quand même plaisir », elle dit. Moi je préfère quand même la pluie. La pluie, c'est la vie : les crapauds sortent et il n'y a personne dehors qui tape fort dans le ballon en cuir, et moi j'aime ça, les crapauds. Et quand je dois rentrer parce que Marianne crie « Mais-que-tu-fais-là-viens-vite-tu-vas-attraper-la-mort ! » depuis le perron, tout emballée dans son grand châle rose pâle, la pluie fait des petites rivières sur les carreaux du dortoir et je les suis avec un doigt, l'index ou le majeur, ça dépend le débit, et j'essaie de deviner quelle direction elle va prendre la rivière. Eh bien je suis toujours étonné ! La pluie, elle est insaisissable, silencieuse, elle est triste aussi, elle est presque magique. Pas comme le soleil qu'on peut entourer dans ses doigts et puis voilà.

Les myrtilles aussi sont bleues, mais c'est pas bon alors passons, et les schtroumpfs, et le saphir m'a dit Marianne, même si elle n'en a jamais vu en vrai non plus parce c'est pas avec son salaire qu'elle en aura un à elle un jour, et les pantalons en jean aussi. De toute façon moi je dessine toujours tout en bleu. En bleu ça va mieux. On est comme apaisé, pas embêté, tranquille. Comme quand on va à la piscine.

Oui, en fait c'est de ça dont je voulais parler !

J'aime bien le bleu à la piscine. C'est un bleu compliqué, presque blanc, très très dur à dessiner. Déjà, c'est un bleu qui a une odeur de propre. De très propre même. On sort de là complètement lessivé, les oreilles et les sinus décapés, les yeux rouges récurés, comme quand on a pleuré très longtemps.

A la piscine, on sait à quoi s'en tenir, on n'est jamais surpris. La surface est toute lisse, du moins avant que les limités sautent dedans, on a envie de la caresser, de lui dire que ça va aller, et elle sourit avec pleins de reflets, comme un **miroir** cassé mais pas coupant, juste scintillant pour faire plaisir.

Et puis il y a des couloirs bien alignés, avec des barrières à nageurs pour qu'ils ne fassent pas n'importe quoi, parce qu'ici comme ailleurs, les humains ont tendance à mettre le bazar. Il vaut mieux les **claquemurer**. Si on nage trop près, les gros flotteurs rouges griffent la peau de l'épaule et ça brûle alors on revient dans le droit chemin, et moi j'aime bien. Mais ce que j'aime surtout, c'est mettre toute la tête dans l'eau. Parce qu'on n'entend plus rien : ni les limités qui hurlent et se bousculent, shootés au chlore, ni les « Kevin, où t'as mis ta bouée bordel ! », ni tous les cris stridents des enfants en maillot de bain.

Oui, le problème à la piscine, c'est vraiment le maillot de bain. On a tous le slip noir Nabaji trop fin. Et le bonnet en tissu qui donne un air encore plus débile. C'est ça le problème à la piscine. Moi je me dépêche pour avoir une cabine. Sur le bassin, je reste dans ma serviette comme si j'étais frigorifié. Je ne veux pas que Marianne s'inquiète. Je saute dans l'eau quand elle est occupée. Les autres font n'importe quoi alors c'est plutôt facile. C'est la sortie qu'il faudra bien négocier...

Mais pour l'instant, je me laisse bercer. Je suis une méduse. J'ai mes fins tentacules blancs, je me tiens loin des limités et j'imagine pouvoir les piquer s'ils s'approchent trop près. Les méduses, c'est mou parce que c'est des mollusques et ça a souvent de belles couleurs, qui brillent comme de la gelée. Je ne sais pas si ça peut avoir des tâches, j'en ai pas vu à la télé. Mais ça peut sans doute être bleu marine, violet, vert et jaune, y'a pas de raisons... Donc je peux bien être une méduse si j'ai envie.

Je remets encore ma tête sous l'eau, ah si je pouvais rester en apnée toute la vie ... Fondre dans le bleu ciel, pas embêté, on n'entend qu'un gouffre étouffé, et ça fait comme une fin du monde à la météorite, toute douce, au ralenti, ponctuée de cliquetis métalliques (c'est l'échelle où Marianne s'assied et on ne voit que ses pieds, tout blancs comme des grenouilles mortes). Je laisse les yeux ouverts, ça pique mais moins que le sable à la mer, et on voit juste du turquoise joyeux, très pâle, et des grandes lignes noires toutes droites. Et, vous voyez, c'est bien.

Tis Abay

Il est si tôt.

Ma tête ensommeillée dodeline dangereusement au-dessus de mes épaules. On croirait un **bilboquet** prêt à perdre la sienne ! Mes rêves se mêlent à la réalité et sèment le doute dans mes pensées. Suis-je vraiment sur cette terre abyssine, en route pour Tis Abay?

Il fait bon dans le combi brinquebalant que ne ménagent ni la route et encore moins son chauffeur. Il chantonne une mélodie en amharique accompagné par une mouche zézayante qui semble faire les chœurs. L'aube s'étire et les couleurs jouent dans le ciel. Le noir de la nuit se déchire d'orange et de jaune. Bientôt, ils devront s'effacer et laisser place au **bleu** que l'or solaire viendra illuminer. Le spectacle est grandiose : une main invisible peint sous mes yeux une toile de maître. L'Éthiopie se dévoile. Mon regard sonde l'après-nuit et se familiarise avec le paysage. J'ouvre à peine la fenêtre que déjà les senteurs de cette terre mythique m'enivrent. J'en respire chaque arôme avec délice. Je suis assoiffée de vie, gourmande de bonheur. Et aujourd'hui, je le sais, j'ai réussi.

Tout en lui me séduisait. Une liste non exhaustive mêlant son regard cyan, ses mains de travailleur à son esprit d'initiative et sa voix. Sa voix ! Mélodie ensorcelante, à la fois sombre et enveloppante. J'aimais absolument tout de lui. Même ses accès de colère me semblaient être l'essence de sa virilité. Avec un homme comme ça, rien ne pouvait m'arriver. Il me défendrait devant n'importe qui, n'importe quoi. J'avais enfin trouvé mon Homme. Moi, la fille confondante de banalité, ni belle, ni moche, hésitante et qui ne se trouvait jamais à la hauteur. À l'école, j'étais toujours la dernière choisie dans les équipes de jeux ou de sport. C'était un signe, une évidence : je frôlais la transparence depuis mon plus jeune âge. L'invisibilité me guettait. Alors, quand il a posé les yeux sur moi, il m'a redonnée plus qu'une chance. Une présence. J'avais enfin trouvé mon Roi.

- « C'est froid !

-Vraiment ? Je ne comprends pas...

-Tu veux dire que je mens ? »

Avant même d'avoir pu esquisser une réponse, j'entends sa chaise tomber par terre, suivie par un flot d'injures et une claque magistrale qui enflamment mes tympans et me font me rasseoir. J'ai le souffle coupé.

- « La prochaine fois, tu feras attention. »

Et il sort. Les minutes s'égrènent quand, **subrepticement**, la porte s'entrouvre. Mon instinct me fait reculer.

Il s'approche, l'air contrit, les larmes aux yeux. Un flot de pardons et de regrets sort de sa bouche. Il me dit être anéanti par son geste et ne pas comprendre ce qui lui a pris. La fatigue, le stress, trop de travail sûrement. Par contre, il sait une chose : il m'aime. Plus que tout. Il m'aime. Et me demande de lui pardonner. Encore et encore. Tu veux bien, mon Amour ? Il m'enlace. On s'embrasse. Il caresse ma joue endolorie comme celle d'un nouveau-né. C'est fini. Plus jamais. Promis. Il n'y a que le splendide bouquet de fleurs, reçu le lendemain, qui va tenir toutes ses promesses.

Comme un aria dans un opéra, où la prima donna va pousser l'ultime note jusqu'à son paroxysme de puissance, sa violence va s'installer crescendo, elle aussi. Claques, coups, hurlements, déferlements d'insultes, humiliations. Sa voix est devenue poison, ses mains, punitions. Pourtant il faut tenir. Mentir. À soi-même, et pire que tout, à ceux qui vous aiment. Ne pas fléchir pour ne pas reconnaître l'échec de s'être trompée, une fois encore. Jusqu'à l'ultime déflagration. La fameuse goutte d'eau qui fait déborder l'océan de la honte. Parce que ma vie est devenue bleue. Mon corps et mon âme ne sont qu'une succession de bleus et de bleus. Le bleu est devenu mon arc-en-ciel de souffrances. Puis arrive l'Instant. Il sera béni mais je ne le comprends pas encore. Celui où je me regarde dans le miroir et soudainement, je ris. Oui, je ris. « Tu devrais mettre une perruque blonde, et là, c'est sûr, tu seras une vraie Schtroumpfette ! ». Je ris encore, jaune cette fois, tandis qu'un filet de sang écarlate suinte du coin de ma bouche. Les larmes s'en mêlent et la colère s'installe. Noire. Enfin. Comme si une voix me glissait à l'oreille : relève-toi et pars ! Aujourd'hui. Loin de lui, loin de tout. Pour toi. Non pas pour retrouver la femme que tu étais mais trouver celle que tu deviens à partir de cette seconde. Forte et conquérante. Alors, je m'offre un quart d'heure pour partir. Ce sera mon premier cadeau. Ces quinze minutes vont sauver ma vie.

En traversant le fleuve sur la pirogue, j'aperçois des hippopotames. Les chevaux du Nil semblent veiller sur ces eaux nourricières depuis la nuit des temps. J'entends au loin un grondement. Arrivés à quai, mon guide Achir et moi sinuons à travers les chemins quand soudain, je suis abasourdie par le bruit et le spectacle qui s'offrent à nous : majestueuses et foisonnantes Tis Abay, les chutes du Nil bleu. Me voilà arrivée. Là où commence la vie des Hommes et recommence la mienne. La naissance du fleuve consacre ma renaissance. Un voile d'eau m'enveloppe comme une bénédiction. Mon visage ruisselle. Je ne me rends pas compte tout de suite que des larmes s'y sont mêlées. Mes larmes. De joie. D'un bonheur si intense qu'il me paraît presque déraisonnable. Je me reprends aussitôt : ne plus jamais douter ! Aujourd'hui, je fête ma dignité retrouvée. Mais je ne peux m'empêcher de penser à toutes celles et ceux qui n'ont pas encore parcouru leurs chemins de liberté. Je suis ici pour vous aussi. Pour vous dire : tout est possible ! Le bleu du ciel n'a jamais été aussi beau. Je regarde Achir, sourire jusqu'aux oreilles. Il a compris. Alors, il prend ma main, la soulève et se met à crier : Dīlī, Dīlī ! Oui, Victoire ! Victoire !

Finaliste
Régine PAQUET

Adultes

Dans sa main...

Il la tenait dans sa main n'osant desserrer ses doigts de crainte que, glissant entre eux, elle ne s'échappe à nouveau, le laissant plus démuni qu'un enfant ayant perdu son chemin, perdu ses parents dans la cohue d'un jour de fièvre ou la collusion fatale de leur véhicule.

Il la tenait dans sa main comme il avait tenu l'oisillon tombé du nid, juste devant ses pieds d'adolescent mal fini, aux ailes rognées par les *Tu n'y arriveras jamais, tu es un incapable* dont ses parents l'inondaient quotidiennement. Et l'oisillon était mort au creux de sa paume, comme **subrepticement** sans qu'il s'en aperçoive - ou sans qu'il ait voulu s'en apercevoir. Il l'avait enterré au pied du tilleul de la cour, à côté du chien de la maison dont la **truffe** humide et chaude avait su calmer ses chagrins d'enfant.

Il la tenait dans sa main close, le corps absent, retenant son souffle à son insu, assourdi par son coeur qui dansait d'émotion, comme la boule d'un **bilboquet**, dans le rai de lumière matinale que la lucarne du grenier invitait à disperser l'espace des ombres.

Il la tenait dans sa main et sa bouche tremblait du désir de l'embrasser, de déposer sur elle des lèvres de douceur qu'il avait toujours tenues scellées, secrètes, comme si, les dévoilant, les posant sur autrui, il aurait baissé sa garde, donnant prise à toutes les railleries qui n'avaient jamais manqué de le blesser, à tout âge de ses quarante-deux ans d'une vie tatouée de solitude et de **bleus** indélébiles à l'âme.

Il la tenait dans sa main, la gauche, celle qu'on avait voulu l'obliger à quitter pour suivre le droit chemin des droitiers. *Y a jamais eu de gaucher dans la famille, tu vas pas commencer. La droite, bon dieu, la droite !* hurlait son père en abattant sa main calleuse de maçon sur la tête de son fils, du seul fils qu'il avait pu engendrer après quatre filles. *J'aurais mieux fait d'en faire une cinquième* qu'il disait le père, en lorgnant le corps dégingandé, grotesque de maladresse, du petit dernier dont il avait tant rêvé, qui aurait dû lui succéder, le suivre sur les chantiers, trinquer avec les copains à la fin du boulot et culbuter les filles qui le voulaient bien.

Il la tenait dans sa main qui resserrait son étreinte, prenant plaisir à sentir le piquant de ses angles s'enfoncer dans la pulpe de sa chair comme quand il lui fallait pousser fort l'aiguille dans l'épaisseur d'un ourlet de manteau car jamais, jamais, il n'avait protégé son majeur avec un dé et pourtant il en avait cousu des vêtements, ses vêtements, toujours à la main, sans machine, puisque la mère refusait de lui prêter la sienne, préférant autoriser ses filles, *c'est normal qu'une fille couse mais un garçon...*, ses sœurs, à s'en servir ce qu'elles ne firent jamais.

Il la tenait dans sa main avec la même ferveur quasi religieuse qu'il avait tenu la menotte de Lili, trois ans, la fille des voisins, qu'il avait retrouvée égarée loin de chez elle. Les coups de son père l'accusant d'avoir voulu kidnapper l'enfant, lui le garçon de dix-sept ans, et créer le désespoir de ses parents n'avaient pas été assez puissants pour ternir, effacer cette sensation si intense pour lui de confiance absolue, de tendresse instinctive qu'il avait ressentie en guidant les pas de la petite vers son foyer perdu de vue.

Finaliste
Myriam ABLOUH

Adultes

La mer et le père

C'était fichu d'avance. Malgré ma course effrénée dans les rues de Paris et mes enjambées périlleuses dans les escaliers du métro, je n'ai pas réussi à arriver à la gare à temps. On se sent tellement idiot et seul face à un quai vide, devant des rails dépouillés du train qui vient juste de partir, la respiration encore haletante. En ce moment, je suis à la ramasse. Je n'ai plus la notion du temps, ni des heures, ni des jours, ni des nuits. On pourra dire de ce retard que ce n'était qu'un acte manqué, pour éviter de retourner dans cette maison de famille. Moi-même je le pense. Mais il va falloir y aller. Je jette un œil au tableau des départs. Les lignes **bleu** marine et bleu ciel de l'écran affichent déjà les prochains trains pour la Normandie.

Quand j'étais petit, on partait vivre deux mois entiers dans cette maison, au moment des vacances d'été. J'adorais quand mes parents s'amusaient à dire qu'elle avait "vue sur mer", et qu'ils en souriaient, malicieusement. C'est vrai qu'elle n'était qu'à une centaine de mètres du littoral. Mais ce n'était que depuis le grenier, à travers une fenêtre microscopique, sous le toit, et en grimpant sur une chaise, qu'on pouvait apercevoir un minuscule point bleu, coincé entre deux résidences hôtelières. C'était la mer. Les jours de mauvais temps, la couleur se ternissait et virait au gris. Quand le soleil était trop fort, la mer étincelait tant que ce point devenait blanc. C'est au coucher du soleil qu'il s'enflammait pour se parer de teintes pourpres, écarlates presque sanguines. Moi j'aimais quand il était bleu. Juste bleu.

J'avais repoussé ce moment, persuadé qu'on avait encore de longs mois devant nous. En une semaine, la maison était vendue. J'étais le seul à pouvoir m'y déplacer pour commencer à trier les affaires et la vider. Ma mère était coincée dans ses montagnes bleues-grises des Vosges et ma sœur ne revenait en France que pour Noël. Même pour l'enterrement, elles n'avaient pas fait le déplacement. De toute façon, ma mère comme ma sœur ne parlaient plus à mon père. J'étais son seul interlocuteur dans la famille. Je l'appelais une fois tous les deux ou trois mois assez **subrepticement**, de peur que ma mère ne l'apprenne. A chaque fois que je composais son numéro, j'avais la boule au ventre et j'essayais d'éclaircir ma voix pour cacher ma gêne. Pour donner l'impression qu'il s'agissait d'un banal appel d'un fils à son père. Nos échanges étaient en effet d'une trivialité embarrassante. Et on n'a jamais réussi à tenir une conversation plus de six minutes.

Je savais bien que mon père avait commis l'irréparable, qu'il était vu par nos proches et par la société comme un homme qui ne méritait pas de deuxième chance. Mais quand il est sorti de prison et qu'il m'a dit qu'il était vraiment désolé, je l'ai cru. Il m'a fait une peine immense. Il avait eu le temps de vieillir en dix ans. Et de maigrir aussi. Devant le centre pénitentiaire, son corps nageait dans une large veste bleu roi, qui n'avait de royal que le nom. Il m'avait confié ne plus se reconnaître lui-même dans le **miroir**. Quant à son regard, ce n'était plus celui d'un père. C'était celui d'un enfant qui regrette sincèrement sa bêtise et qui veut qu'on le pardonne. Je ne le pardonnerai jamais. Je ne réussirai jamais à comprendre. Ce qu'il a fait ne se pardonne pas et ne se comprend pas. Mais c'est fait. La société l'a évincé, l'a cloîtré, l'a **claquemuré**. Il a purgé sa peine, et moi j'ai simplement continué à lui parler. Après la prison, personne ne reprend sa vie. On retrouve juste ailleurs quatre nouveaux murs où tuer le temps. Ou alors c'est le temps qui finit par tuer. C'est dans cette maison familiale qu'il est allé s'emmurer et vivre seul en attendant. J'ai compté et je n'ai vu mon père que treize fois depuis mes 23 ans. Une fois par an durant sa peine, généralement autour des fêtes de fin d'année. Puis, le jour de sa sortie, le jour de l'enterrement de sa mère et enfin quatre mois avant sa mort, quand il m'annonçait que sa santé se dégradait sérieusement.

Lors de cette dernière rencontre, on ne s'est même pas vus dans cette maison. On s'était donné rendez-vous au bar-tabac de la gare. Le temps d'un café ou deux, je ne sais plus. Il était assis face à moi, tête baissée, triturant dans ses mains un sachet de sucre bleu nuit. Je suis arrivé, je l'ai écouté et je suis rentré. Je n'avais pas envie de jouer le rôle du fils aidant, du fils qui oublie tout, du fils qui compte les jours avant la mort de son père. J'aurais préféré qu'il ne me parle pas de sa maladie, ça m'aurait évité de me sentir coupable. Mais je ne parvenais pas à être là pour lui, ma présence ne paraissait plus légitime. A partir de quand avais-je décidé de ne plus le voir comme mon père ? Ou alors, peut-être que j'avais choisi de ne plus être son fils. Je ne sais plus.

Ma stratégie d'évitement est un échec car il reste encore des billets pour le train suivant. J'ai à peine le temps de fumer une clope et me voilà installé en seconde classe. Les heures paraissent interminables durant le trajet et le temps où je me réjouissais de partir à la mer me semble si lointain. Je fais de mon mieux pour éviter de penser à tout ça. Mais plus la distance se raccourcit, plus les kilomètres s'enchaînent et plus mon père envahit mes pensées. Une fois arrivé et sorti de la gare, je cherche la mer. Mais les constructions récentes bloquent ma vue. La Grande Eau se fait désirer et il n'y a que le bleu sombre du ciel qui s'offre à mes yeux.

Il y a peu de temps, ma copine s'est mise à me parler d'aller vivre sur la côte. L'air iodé dans ses narines, le bruit des vagues, les couleurs bleu et vert de l'eau, la mer s'imposait comme un remède à la mélancolie selon elle. Au départ, j'ai refusé par esprit de contradiction. Mais depuis qu'elle avait émis cette idée, j'y songeais sérieusement. M'installer dans le village des étés de mon enfance, n'était-ce pas là le souhait que j'avais moi-même émis à l'âge de 8 ans ? La mort de mon père et l'héritage de cette maison ont eu alors l'air de venir exaucer ce vœu secret. Jusqu'à ce que ma famille me parle de récupérer sa part, sa part "justifiée" selon ma mère et ma soeur. Je n'avais pas les moyens de la racheter à cause de la flambée des prix. Mon projet est tombé à l'eau et ce lieu va bientôt m'échapper. Un inconnu s'apprête à s'emparer de nos souvenirs, du dernier lieu de vie de mon père, sûrement pour en faire une vulgaire résidence touristique. Cela faisait des années que je n'y avais plus mis les pieds, mais mon coeur se fend de savoir que je n'en pousserai plus jamais la porte pour y trouver mon père ou un visage familial. Abandonner cette maison, c'est un peu comme anéantir les souvenirs d'une époque où mon père et moi avons été heureux un jour, heureux ensemble.

Mon train arrive enfin et un doux crachin m'accueille. Dans les ruelles, mes pas sont lents et lourds. La maison est restée fidèle aux images de mon enfance, quelques mauvaises herbes grimpantes en plus. Une fois à l'intérieur, je suis allé machinalement dans le grenier, j'ai grimpé sur une chaise et j'ai regardé par la fenêtre salie à cause du mauvais temps normand. Le point bleu était toujours là. Pas indigo, ni violet, ni même azur. Juste bleu.

Finaliste Louis MARTINEZ

Adultes

Le nouveau

Pourquoi j'ai réussi ce concours ? Qu'est-ce que j'ai fait au bon dieu, moi, le minus? Je n'ai jamais rien demandé à personne. J'ai pas encore onze ans, on habite une HLM dans un village de la vallée du Rhône, bordé par des usines chimiques qui fument et qui puent. Mes grands-parents ont débarqué du fin fond de l'Espagne où ils crevaient de faim. Pendant des années, ils ont ensuite crevé de froid, mais maintenant ça va mieux. Ils baragouinaient le français tant bien que mal, mais ils avaient à manger et un toit. Lire et écrire. Eux ne savaient pas. Alors moi, on m'a collé la responsabilité de suivre des études. Uniquement parce que je suis le premier de ma génération. Mais moi, des études, je ne veux pas en faire. Je veux rester avec mes copains, aller au cinéma le dimanche après-midi, jouer au foot avant d'aller à l'école, dans le champ en pente qui nous sert de terrain et dont les cages sont faites de nos pull-over écartés de cinq pas. Bien sûr la largeur des buts dépend des pas. Mais je suis heureux, entre les cheminées d'usine et les jupes de ma mère. Ce concours, c'est une collusion entre parents / professeurs / directeur, mon père s'étant mis dans la tête qu'avec des études on grimpe haut. Je le comprends. A Rhône-Poulenc, il y a 5000 ouvriers pour 5 ingénieurs. Alors tout s'est fait **subrepticement**, en cachette, par derrière, bref dans mon dos. Sans me demander mon avis. Inscription avec dispense d'âge signée du recteur de l'académie, cours de français et de maths le samedi après-midi, me privant de match avec mes copains, costume bleu et boutons dorés, galonné comme un militaire, casquette de général en sus. Je me regarde dans le **miroir** de l'armoire de mes parents. Jamais je ne vais sortir dans la rue attifé comme ça, mais finalement, au bout de cinq minutes, je suis fier. Ma mère me trimballe dans tous les magasins du village, à la récolte des compliments, alors que je ne suis même pas encore entré dans ma future école. Une ENP. Ecole Nationale Professionnelle. Capable de fournir dès la classe de quatrième l'élite de la nation en mécanique ou en électricité. Sauf marche ratée quand même. Un trousseau est donc constitué, selon une liste reçue. Plus ça avance, plus j'ai la trouille. Pourquoi moi ? En classe, je suis moyen. Moyen en tout, et dans toutes les matières. Les autres parents, ils n'y ont pas pensé, à envoyer mes copains dans un internat. Sauf les miens. Mon père, ce traître qui m'amenait à l'entraînement de rugby sur son vélo, il n'a pas hésité à me sacrifier sur l'autel de l'éducation. Un soir, je me **claquemure** dans ma chambre, je me prive de télé, ou plutôt, je prive mes parents de ma présence. Bien fait pour eux.

Et puis il faut qu'ils s'habituent à ne plus me voir. Je boude, même si c'est moi qui souffre.

Un mardi matin, bardé de ma valise, on quitte mon village, je me sens comme un Italien qui s'en va à tout jamais en Amérique pour ne plus jamais revenir dans sa botte. On arrive, la grille monumentale est ouverte, gueule de lion prête à engloutir l'ensemble les internes qui pénètrent dans le lycée. Je suis le seul à ne pas avoir mis mon costume, ma mère m'a habillé de mon plus beau short en velours, doublé d'une veste en suédine. On entre dans le bureau du directeur, et on ressort aussitôt sous un hurlement qui me vrille encore les oreilles cinquante ans plus tard : *Il n'a pas de costume ?* Ma mère m'entraîne dans les WC du dortoir, et m'enfile le fameux costume. Elle pleure. Dans la bagarre, elle me met ma blouse, la serrant un maximum à la taille. Je passe d'une extrême à l'autre. Du seul sans costume au seul en blouse des 1500 internes. Honte absolue. Un crétin. Moi, je ne voulais pas venir ici. Je voulais rester là-bas. Mais voilà : j'y suis. Mes parents sont fiers. J'ai m'impression d'être un **bilboquet** sans la ficelle, que la boule, elle restera éternellement à rouler par terre. Ils s'en vont en m'embrassant. J'ai du coton dans la gorge. Larmes au bord des yeux. Je dois rejoindre la cour des petits, mais en attendant, il me faut affronter celle des moyens. Je n'ai pas fait dix mètres, que ma casquette vole de mains en mains.

— Qu'est-ce que tu fous là, le **bleu** ? C'est pas ta cour. Dix pompes.

Alors je me vois au milieu des anciens, jambes tendues, mains au sol, essayant de soulever mon buste avec mes bras de moustique. Un grand a mis son pied sur mes reins et m'empêche de me relever. Finalement, je regagne mon secteur, couvert de poussière, et mon costume, mon beau costume sombre est devenu gris clair. J'ai récupéré ma casquette, mais elle a une drôle de forme. Le tendeur métallique a disparu, je me coiffe d'une espèce de camembert mou qui me donne l'air d'un crétin. D'une **truffe**. D'un nigaud. D'un abruti. Et j'aperçois Allègre. Bernard Allègre. On était dans le même collège, il a un an de plus que moi, mais je m'accroche à lui comme le rescapé d'un naufrage qui s'accroche à une bouée.

Permetts-moi, lecteur, d'être **désultoire**, je vais sauter quelques années. Bien sûr que j'en ai bavé. Bien sûr que je ne voyais presque jamais mes parents, n'ayant pas de « correspondant » pouvant me sortir quelques heures le dimanche. Bien sûr que je me suis battu dans la cour parce qu'on m'appelait l'escargot, comme on appelait d'autres macaroni ou rosbif. (On avait des gosses d'Italiens et un Anglais dans notre classe). Bien sûr que j'ai redoublé parce que je n'écoutais rien. Mais bien sûr que l'internat, c'était devenu MA famille. Bien sûr que j'ai haï tous les profs pour maintenant les remercier de nous avoir instruits. Et bien sûr que je ne remercierai jamais assez mes parents, ouvriers, de m'avoir permis de grimper dans l'ascenseur social.

Finaliste Mathurine BECUWE

Adultes

PARTIR

Elle a frappé juste à sa porte, la guerre, violence éternelle.

Depuis une semaine, raids aériens, bombes, roquettes et missiles trouent ses nuits. Il a juste dix ans et sa vie s'écoule dans un monde en folie où les hommes marchent sur la tête.

Durant le jour aussi tout devient noir, issues calfeutrées, ne plus entrevoir le ciel, se **claquemurer**.

Tous dans la même pièce, les deux petites sœurs blotties contre la mère, la grosse armoire bloque la porte. Ils font bloc, ensemble la peur se partage mieux.

Le père pris en otage, le grand frère parti combattre, fuir, s'en aller, tout abandonner, plus le choix, sauver sa peau...

La mère leur a dit :

- « Un sac chacun, dépêchez-vous, dans une heure un camion nous emmènera dans un endroit plus sûr. Prenez juste le nécessaire, n'ayez crainte, nous reviendrons très vite ».

Malgré son effroi, esquissant un sourire, elle leur dit des mots bleus avec les yeux.

Les petites pleurent, veulent tout emporter, jouets, livres, poupées, comment choisir quand tout bascule aussi vite ?

L'instant de survie de la mère pense aux vivres, médicaments, vêtements chauds, ne pas oublier une petite radio, son portable pour des nouvelles du mari, du fils.

Le cœur en mille morceaux, rester forte, elle a charge d'âmes.

Le petit garçon se montre vaillant, fait front avec elle dans cette même douleur du partir.

Pas un mot, rester calme, c'est lui à présent l'homme de la famille.

Raisonné il est, pas de choses superflues dans son bagage, des bonnes chaussures pour courir s'il le faut ! Sa flûte pour endormir l'angoisse et surtout son livre sur la vie des oiseaux cadeau du grand frère passionné d'ornithologie.

Il y a découvert le syndrome d'un oiseau fabuleux, le jardinier satiné, le « Ptilonorhynchus Violaceus ».

Drapé dans son austère plumage noir brillant aux reflets bleutés, l'œil vif d'un **bleu** indigo amassant inlassablement pour décorer son nid des objets divers de couleur bleue, fleurs, fruits, graines, plumes séchées, capsules de bouteille, élastiques, débris d'assiette, à liséré bleu !

Afin de rendre son habitacle attrayant, le mâle est capable de tout saccager chez les autres pour protéger sa future nichée.

Cet oiseau comme une légende l'a tellement fait fantasmer lui l'enfant solitaire, perdu dans ce chaos, cette tragédie traversant leur vie.

Il est tout excité, a une idée, faire tout comme lui.

- « Vite les filles, prenez tout ce qui est bleu, tissus, stylos, cahiers, fleurs de votre herbier, vos plus jolis rubans de satin ».

Est-il devenu fou ?

Non, les jumelles connaissent bien l'histoire de l'oiseau amoureux de cette couleur.

Ah ! Se dit la mère, ne pas décevoir ce gamin sensible.

Elle rajoute dans son grand cabas sa robe brodée de libellules, un **miroir** cerné d'azulejos souvenir d'un voyage amoureux et cette photo

dont elle enlève le cadre trop lourd.

Tous les six y sont réunis, les fillettes ont juste deux ans, le temps figé du bonheur.

A l'instar de l'oiseau toute cette couleur bleue dans leur barda conjurera le sort, les protégera, il sera l'oiseau rédempteur prenant tous les siens sous son aile.

Les sacs à leurs pieds, un seul par personne avaient dit les soldats, descendre les escaliers, rejoindre les habitants du quartier, plus une minute à perdre.

« Plus vite » crient encore les militaires.

Subrepticement le garçonnet décroche de la patère de l'entrée une casquette, celle du grand frère qui la tenait du père.

Alors ; Il se coiffe fièrement, cherche le regard de sa mère qui se retourne bouleversée, une larme aux bords des cils et le voit son petit homme courage.

La casquette un peu trop grande lui fait pencher la tête, il est encore si petit.

Ils se sourient.

C'est une belle casquette d'un beau noir brillant aux reflets bleutés.